

L'oeuvre du chevalier Andrea de Nerciat (1/2)

Nerciat

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L'ABBÉ BOUJARON

PHILIPPINE, _avec un billet_.--Tenez, madame. Je n'ai pas eu la peine de courir bien loin. Voici un mot d'écrit de la part de votre marchand de ce matin. On demande réponse sur-le-champ.

LA MARQUISE, _avec trouble_.--Bon Dieu! que vais-je apprendre? (_Elle va vers la croisée, lire la lettre._)

LA COMTESSE, _à mi-voix, pendant que son amie est occupée_.--Savez-vous Philippine, que vous êtes jolie comme l'amour, et fraîche comme un bouton de rose.

PHILIPPINE.--Vous êtes bien honnête, madame.

LA COMTESSE.--D'honneur! si j'étais garçon, je voudrais passer un caprice avec vous.

PHILIPPINE, _avec grâce_.--Et moi, si vous étiez garçon, je n'aurais pas le courage de vous résister.

LA COMTESSE, _encore plus bas, faisant un léger mouvement de la main vers l'objet de son désir_.--Viens donc me voir quelquefois.

PHILIPPINE, _répondant à cette agacerie en pressant sur cet endroit la main de la comtesse_.--Mais, par malheur, vous n'êtes pas garçon.

LA COMTESSE, _en feu_.--Viens toujours!

PHILIPPINE, _avec un regard bien lubrique et l'accent le plus tendre_.--Oh! oui! j'irai vous voir... (_Elle jette en même temps, avec beaucoup de finesse, un regard du côté de la marquise; ce qui signifie... qu'elle prie la comtesse de lui garder le secret._)

LA COMTESSE, _très bas_.--Sois tranquille (_Elles se serrent mutuellement la main_). Demain.

PHILIPPINE, _très bas_.--Demain.

LA MARQUISE, _ayant fini de lire_.--Allez à mon tiroir, Philippine, et donnez cinquante louis au porteur (_Elle donne la clef, Philippine sort._)

LA MARQUISE, _agitée_.--Ecoutez ceci, comtesse, c'est votre Bricon qui m'écrit.

LA COMTESSE.--Il est bien un peu le vôtre aussi. J'écoute.

LA MARQUISE, _lisant_.--«Madame, au sortir de chez vous, M. l'abbé, malgré ce que vous savez, est allé dire sa messe. Dieu l'a bien puni de cet horrible sacrilège...»

LA COMTESSE.--Peste! M. Bricon a de la religion!

LA MARQUISE.--Suivez sa lettre (_Elle lit_). «Par malheur, il a pris un goût subit pour le petit garçon qui l'avait servie, et, dans la sacristie, moitié gré, moitié force, il l'a enfin exploité.» Vous remarquerez, comtesse, qu'il avait joué trois fois avant de sortir d'ici.

LA COMTESSE.--Ce n'est pas ce qui me donnera mauvaise opinion de lui...

LA MARQUISE.--Mais après une nuit pareille, à moins d'avoir le diable au corps, peut-on être tourmenté de cette force?

LA COMTESSE.--Qu'est-ce que trois fois, pour certaines gens! Voyons la suite.

LA MARQUISE, *_lit_*.--«Il était déjà tard, l'église est peu fréquentée, il s'y croyait absolument seul. Cependant, une bigote qu'on n'avait point aperçue, sentant sa conscience inquiétée de quelque peccadille, a cru trouver une belle occasion de se purifier, en prenant au bond le prêtre qui venait de célébrer... Elle est donc venue, comme un chat, vers la sacristie: on était au fort de la besogne...»

LA COMTESSE.--Belle vision pour une béate.

LA MARQUISE, *_lisant_*.--«A l'instant M. Boujaron, furieux, a voulu se ruer sur la dévote et la mettre à mal aussi, pour s'assurer du secret; mais elle a jeté les hauts cris; le petit bonhomme s'est enfui, sa culotte encore rabattue; un bedeau, qui survenait, l'a arrêté. Il a tout déclaré. Deux passants appelés, et le bedeau se jetant dans la sacristie, ont surpris M. l'abbé qui (*_la tête perdue apparemment_*) jetait au cou de la dévote les cordons du vêtement sacerdotal. On l'a délivrée de ses mains. L'abbé, porteur de deux pistolets, a voulu se faire ouvrir la sacristie que le bedeau fermait à la clef... De ses deux coups, il a manqué les deux hommes avec lesquels il restait...»

LA COMTESSE.--Voilà, certes, un joli petit monsieur!

LA MARQUISE, *_lisant_*.--«Le troisième personnage allait pendant ce temps-là chercher main forte. Bref, M. l'abbé a été saisi, lié et jeté dans un fiacre pour être conduit en prison. Je me

trouvais par hasard dans le quartier, tandis que tout cela se passait. Je m'étais donc mêlé parmi la foule, et j'avais tout appris. Comme j'entendais dire que le prisonnier était tombé dans une espèce de délire et vomissait, avec mille imprécations, des atrocités qui pouvaient compromettre nombre d'honnêtes gens, j'ai profité des relations que je me trouve avoir avec quelques-uns de ceux qui le conduisaient, et j'ai suivi...»

LA COMTESSE, *_interrompant_*.--M. Bricon est bien fauflé, ce me semble!

LA MARQUISE, *_lisant_*.--«M. Boujaron s'est enfin évanoui dans le fiacre; cet état ayant rendu nécessaire qu'on lui fît boire quelque chose, je me suis mêlé, avec beaucoup d'autres, de ce service, et pour en rendre un bien plus important à tous les intéressés aussi bien qu'au criminel lui-même, j'ai mis subtilement une drogue dans sa boisson. Il vient d'expirer. Comme ce breuvage a passé par plusieurs mains, je ne pense pas qu'on me soupçonne plutôt qu'un autre, ni même qu'on recherche l'auteur de ce salutaire attentat; mais, comme tout peut se découvrir, je crois nécessaire, madame, de m'éloigner pour quelque temps; et pour cela, je vous prie de m'aider de votre secours, auquel j'ai d'autant plus de droit que le nom de M. le Marquis et le vôtre ont été le signal du juste ressentiment qui m'a fait violer les droits sacrés de la nature, et de l'amitié. Vous allez me sauver ou me perdre... *_Craignez de mal choisir_*... J'ai, etc.» Craignez de mal choisir! cela est souligné! une menace! Que pensez-vous de tout cela?

LA COMTESSE.--En premier lieu, qu'il est très heureux pour tout le monde que le monstrueux Napolitain ne vive plus... Ensuite...

LA MARQUISE.--Que M. Bricon ne lui cède guère en scélératesse?

LA COMTESSE.--Je ne sais s'il ne le surpasse pas encore. L'abbé n'était qu'un effréné, perdu de luxure, sans politique, méritant mieux, avant son dernier excès, Bicêtre que l'échafaud. Mais Bricon! c'est un grand faiseur, au moins...

LA MARQUISE.--Tout cela est horrible! Je suis glacée d'effroi.

LA COMTESSE.--C'est l'affaire du moment. Au fond, nous gagnons toutes deux beaucoup à cette catastrophe. Où nous aurait pu mener par la suite la fréquentation de ces deux scélérats?

LA MARQUISE.--Dorénavant, je vais éplucher mes connaissances.

LE DOMESTIQUE-COIFFEUR

La Marquise est dans son boudoir, la pièce la plus reculée d'un fort bel appartement; le Tréfoncier, un prélat allemand, survient: c'est avec lui qu'elle a l'entretien suivant:

LA MARQUISE, _entendant frapper_.--Qui va là?

LE TRÉFONCIER, _d'une voix aiguë et factice_.--Ami.

LA MARQUISE, _en dedans_.--Je n'y suis pour personne. (_D'un ton fâché._) Qui êtes-vous?

LE TRÉFONCIER, _de sa voix factice_.--Un ami de coeur, vous dit-on.

LA MARQUISE, _avec plus d'humeur_.--Eh bien! je me suis expliquée: je n'y suis pour personne au monde. Mais, c'est que cela est du dernier singulier! J'avais expressément défendu...

LE TRÉFONCIER, _de sa même voix_.--Paix, paix, mauvaise! _Dieu vous apaise_[66]. Il n'y a point de consigne qui tienne contre un empressement tel que le mien. Porte, cour, anti-chambre, appartement, tout est franchi; me voici, je veux entrer, j'entrerais.

[66] Citation d'une mauvaise chanson, et les mêmes mots dont Bazile (qui la connaissait apparemment) se sert dans _Les noces de Figaro_.

LA MARQUISE, _d'un ton plus doux_.--Faites-vous du moins connaître.

LE TRÉFONCIER, _de sa voix factice_.--Ouvrez.

LA MARQUISE, _presque gaîment_.--Jamais pareille voix de chat n'eut le privilège de pénétrer dans cette solitude... Si nous nous connaissons, vous savez...

LE TRÉFONCIER, _de sa voix naturelle_.--Nous nous y sommes cependant réunis quelques fois.

LA MARQUISE.--Ah! j'y suis, pour le coup. A quoi bon tout ce mystère? Mais cela est très mal, mon cher comte[67], très mal en vérité; et pour vous punir, vous n'entrerez point.

[67] C'est aussi le titre de ces messieurs. (N.)

LE TRÉFONCIER, _gaîment_.--De par toutes vos grâces! j'entrerais.

LA MARQUISE, _gaîment_.--De par tout ce qu'il vous plaira, vous n'entrerez point. Impossible d'ouvrir, je suis dans un état...

LE TRÉFONCIER.--Eh! c'est le cas d'ouvrir.

LA MARQUISE.--Je n'en ferai rien; vous savez que j'ai une volonté?

LE TRÉFONCIER.--Ouvrez toujours; j'amène quelqu'un.

LA MARQUISE, _avec humeur_.--Encore mieux! vous moquez-vous des gens! vous n'êtes pas seul?

LE TRÉFONCIER, _impatience avec gaieté_.--Oh mais! c'est qu'il faut d'abord être ensemble; ensuite vous verrez... que vous serez bien aise.

LA MARQUISE, _avec intérêt_.--Attendez du moins un moment. Envoyez-moi quelqu'un... On ne paraît pas comme je suis faite...

LE TRÉFONCIER.--Débraillée? chiffonnée? nue comme la vérité? Eh bien! tant mieux; c'est pour votre bien que...

LA MARQUISE, _interrompant_.--Que?...

LE TRÉFONCIER.--Quand vous aurez ouvert.

LA MARQUISE.--Entrerez-vous seul?

LE TRÉFONCIER.--Si vous l'exigez absolument.

LA MARQUISE.--Un moment. (_Le comte gratte. Elle, impatiente_). Un moment donc! (_Elle cache, à la hâte, quelques livres libertins dont elle s'amusait, en s'amusant encore autrement. Elle ouvre._) En vérité, monsieur le Comte, vous êtes le plus maussade entêté que je connaisse!

LE TRÉFONCIER.--Dites-moi des injures! Eh bien! je m'en retourne et j'emmène mon homme?

LA MARQUISE.--Quel homme?

LE TRÉFONCIER, *_souriant_*.--L'homme en question.

LA MARQUISE.--Oh! parlez plus clairement.

LE TRÉFONCIER.--Là... celui que je vous avais dit, qui...

LA MARQUISE, *_d'un ton dédaigneux_*.--Ah! Ah! ce domestique! quelle pompeuse préparation pour...

LE TRÉFONCIER.--J'aime fort ce dédain. Dix-huit ans! Narcisse! l'Amour... (*_Il baise ses doigts._*) Un demi-dieu!

LA MARQUISE, *_ironiquement_*.--Voyons donc ce chef-d'oeuvre de la nature... Il écoute peut-être?

LE TRÉFONCIER.--Oh! non; nous avons de la discrétion, il attend à trois pièces d'ici... Je vais l'appeler?...

LA MARQUISE.--Faites.

Tandis que le Tréfoncier s'éloigne, elle se dépêche de donner un bon tour à ses cheveux et de la grâce à son fichu. Le prélat reparaît tenant par la main le jeune homme, qui salue avec assez de grâce d'usage.

LE TRÉFONCIER, *_avec un rire malin_*.--Bravo! pas un moment de perdu (*_C'est qu'il a remarqué le soin coquet qu'a pris la marquise; il poursuit_*). Ainsi, madame, j'ai l'avantage de vous présenter mon Hector... (*_Avec charge_*). Bien plus Hector que celui... (*_Naturellement._*) Ma foi! qu'il achève: c'est à lui à se faire valoir.

LA MARQUISE, *_d'un ton sec_*.--Vous perdez l'esprit, monsieur le Comte (*_A Hector_*). Qu'êtes-vous, mon ami?

HECTOR.--Domestique-coiffeur, pour vous servir, madame.

LE TRÉFONCIER, _appuyant_.--_Pour vous servir._ Voilà le mot, c'est pour cela que je vous le propose: entendez-vous bien, marquise? _pour vous servir._

LA MARQUISE.--Mais je ne vous reconnais pas aujourd'hui! Devenez-vous fou?

LE TRÉFONCIER.--Jamais je ne fus plus sage, au contraire. Ecoutez, Hector. Si madame vous fait la grâce de vous prendre à son service, comme je le lui conseille, vous serez bien payé, bien vêtu, bien nippé, cela s'entend. Au surplus, ce sera comme chez madame... (_Il lui nomme, à mi-voix, quatre ou cinq femmes dont la marquise connaît fort bien les mœurs et la réputation._)

LA MARQUISE, _en colère_.--Savez-vous bien, monsieur le Comte, que voilà de très mauvais propos! Avec quelles horreurs de femmes vous plaît-il de n'assimiler? Je vous trouve bien plaisant...

LE TRÉFONCIER, _gaîment_.--De la colère! Des grosses paroles! Rien de fait, madame. Plions bagage. Hector, madame ne veut point être une _horreur_ (_Il a chargé ce mot_). Des horreurs, des femmes adorables! J'en fais juge Hector?

HECTOR.--Assurément, madame... ces dames sont bien respectables, en vérité. J'ai eu l'honneur de les servir toutes, et j'ose protester à madame...

LE TRÉFONCIER, _interrompant_.--_De les servir toutes._ Vous l'entendez? C'est pour _servir_ que ce garçon-là sert; il n'a pas d'autre métier, lui. Mais on est des horreurs! Allons, Hector; madame est aujourd'hui tout à fait l'opposé de ces horreurs-là,

nous ne sommes point son fait... Sortons. (_Il fait semblant de vouloir emmener Hector._)

LA MARQUISE, _souriant à Hector_.--Un moment. Si je ne connaissais pas monsieur le Comte pour un mauvais farceur, il faudrait se quereller.

LE TRÉFONCIER.--Ah! c'est moi, maintenant! Je suis peut-être une horreur aussi!

LA MARQUISE, _lui sautant vivement au cou et l'embrasant_.--Oui, monstre!

LE TRÉFONCIER.--On s'entend, enfin (_A Hector_). Ecoute derechef, mon ami. Tu fus un fortuné maraud: les plus délicieuses coquines du grand et joyeux monde t'ont mis dans le secret de leur tempérament et de leurs caprices; mais sache, trop heureux Hector, que tu n'as encore rien vu, rien goûté; qu'on n'a pas autant de charmes... Tiens, admire... (_En même temps il lève brusquement, et aussi haut qu'il peut, les jupes de la marquise._)

LA MARQUISE.--Voilà bien la plus fière insolence, par exemple!

LE TRÉFONCIER.--Ne prenez pas garde, madame. Il faut bien instruire un nouveau serviteur (_A Hector_): C'est le feu, vois-tu, c'est la foudre... Il ne s'agira pas ici, comme chez la princesse... de souffler des cendres chaudes qui ne donnent jamais une étincelle; ni comme chez l'illustre baronne... là-bas, tu m'entends? de battre à froid une vieille laine qui a perdu tout son ressort; ni comme... etc., etc. Enfin tu vas, trop heureux impur, trouver la sensibilité perfectionnée... Un regard, une posture... un

rien...: crac! cela part... Oh! quand il s'agira d'en découdre... ce sera pour le coup... Ma foi! tire-t'en comme tu pourras...

Hector, pendant toute cette tirade, a eu la contenance la plus modeste et les yeux baissés avec un respectueux embarras.

LA MARQUISE, _au Tréfoncier_.--J'ai montré, je crois, assez de patience. Au surplus, ce n'est pas de moi que tout ceci donnera la plus mauvaise opinion à votre protégé.

LE TRÉFONCIER.--Que gagneriez-vous à prendre en mauvaise part le bien infini que j'ai dit de vous?

LA MARQUISE, _souriant_.--Et tout celui que vous paraissent me vouloir. Eh bien! il est clair que nous ne valons pas mieux l'un que l'autre: il n'est donc plus à propos de faire des simagrées, Hector?

HECTOR.--Madame?

LA MARQUISE.--Quelle était votre dernière condition?

HECTOR.--Madame la présidente de Conbanal, chez qui je remplaçais Chenu, le même qui avait eu l'honneur de vous servir[68]...

[68] Chenu avait quitté à la mort du marquis. (N.)

LA MARQUISE, _un peu confuse_.--Ah! ce garçon-là. Et pourquoi avez-vous quitté la présidente?

HECTOR.--Parce qu'il y a trois, jours qu'elle est morte, madame[69].

[69] Nerciati fera remourir cette dame dans _Les Aphrodites_ dont l'action est cependant postérieure à celle du _Diable au

corps_. Peut-être s'agit-il d'une proche parente de la Conbanal des _Aphrodites_!

LE TRÉFONCIER.--Ils vous l'ont tuée; c'est un fait.

LA MARQUISE.--Ne plaisantons point (_A Hector_). J'ai connu la présidente un peu Messaline, il est vrai, mais bonne femme au fond.

LE TRÉFONCIER, _regardant Hector_.--La chronique disait _sans fond_? Mais que je n'interrompe point...

LA MARQUISE.--Je vous donnerai, mon ami, ce que vous aviez chez la présidente, cela vous conviendra-t-il? voyez...

HECTOR.--Madame est bien bonne (_regardant le Comte_). D'après ce que je vois, et ce que monsieur le comte m'a fait l'honneur de me dire, j'aurais volontiers celui de servir madame à moitié moins.

LE TRÉFONCIER, _à la marquise_.--Est-ce être honnête, cela?

LA MARQUISE.--J'aime ses sentiments: il m'intéresse.

LE TRÉFONCIER.--J'en étais sûr. Oh! peste! je ne me charge pas, moi, de produire du véreux: Hector était né pour être de qualité.

LA MARQUISE.--Fi donc! Voudriez-vous qu'il pensât comme...

LE TRÉFONCIER.--Chut, chut, vous allez médire! J'en sais, là-dessus, plus que vous ne pourriez m'en apprendre. Je vous ai pourtant vu raffoler de nos petits apprentis seigneurs.

LA MARQUISE.--Je l'avoue, à ma honte; mais la très juste opinion qui me reste d'eux, c'est qu'ils sont fort avantageux, fort libertins, et souvent fort à charge.

LE TRÉFONCIER.--J'imaginai, moi, que leur plus grand défaut, aux yeux de certaines de mes connaissances... (_Regard malin_) était de faire parfois... là... ce qu'en terme vulgaire on nomme _rater_?

LA MARQUISE, _avec dignité_.--En vérité, monsieur le Comte, vos idées sont quelquefois d'un ignoble! On me ferait peut-être, à moi, des affronts de cette espèce (_A Hector_). Je vous retiens, mon ami; voilà des arrhes... (_Elle lui jette une bourse_).

HECTOR, _la retenant adroitement, et la laissant sur un siège dans son chapeau_.--Je tombe à vos pieds, Madame, non pas à l'occasion de cet or que vous me prodiguez avec trop de générosité, mais pour...

UNE FÊTE PROJÉTÉE

Au retour de cette agréable promenade, le Tréfoncier se souvient d'une lettre qu'il avait mise en poche, deux heures auparavant, sans la lire.--«Ah! Ah! dit-il en l'ouvrant, c'est l'illustre maman Couplet qui m'écrit! que peut-elle me vouloir?--Voyons, voyons, dit impatiemment la petite Comtesse».

LE COMTE, _lit ce qui suit_.--«Monseigneur, seriez-vous curieux d'être aussi d'une fête d'un genre... peut-être tout à fait neuf, que, Dieu aidant, je donnerai après-demain vendredi dans le pavillon que vous savez près de Choisy, et qui sera honorée de la présence de plusieurs brillants amateurs, actuellement les co-

ryphées de mes nombreuses pratiques? Si le coeur vous en dit, Monseigneur, ayez la bonté de me le faire savoir demain, au plus tard à midi, et de joindre un mandant de vingt louis à votre réponse. Je vous vois d'ici reculer en vous écriant: «Vingt louis! la chère Couplet se moque du monde». Vingt louis, Monseigneur, tout autant, et, si vous souscrivez, vous avouerez, après, que vous aurez eu du plaisir pour mille. Rapportez-vous en sur ce point à la scrupuleuse probité de celle qui ne vous trompa jamais, et qui prend la liberté de se dire avec un profond respect, monseigneur, votre... etc.» Qu'en pensez-vous, mes belles amies?

LA MARQUISE.--Qu'avant de financer, il conviendrait de savoir quel est le dessein de cette fête; avec quelles gens il s'agit de vous faire rencontrer.

LE COMTE.--Vous avez raison: en pareil cas, il serait à propos que chaque souscripteur eût sous les yeux une manière de _prospectus_. Pour ne pas risquer d'acheter chat en poche... (_Il sonne._) Je vais à Paris (_Un domestique paraît_). Dites à mes gens que je veux ma voiture avant dix minutes. (_Le domestique se retire._) Je confesserai la Couplet, et demain, si vous voulez me donner à dîner, je vous rendrai bon compte de ce dont on me fait ici l'ouverture.

LA MARQUISE.--Vous serez ici impatiemment attendu.

LA COMTESSE.--Songez, mon très cher, que s'il s'agit de grandes prouesses, comme ceci m'en a tout l'air, je veux en être, moi. Quant à la Marquise, il n'y faut plus penser: elle se réforme (_Elle sourit_).

LA MARQUISE.--Madame persifle...

La voiture du prélat fut bientôt prête. Il ordonna d'aller le plus grand train et d'arrêter rue des Déchargeurs. C'était celle où demeurait la Couplet. Le lendemain, le Comte, très exact, fut de retour à deux heures. En abordant ces dames:

LE COMTE, *_avec vivacité_*.--Vive l'admirable, la sublime, l'inappréciable Couplet! Par ma foi! l'aperçu de sa fête est un éclair de génie, et pour la seule idée qu'elle a eue de m'en mettre, je lui aurais volontiers donné dix louis de plus!

LA COMTESSE.--Contez, contez-nous cela, délicieux ami!

LE COMTE.--Oh! non, sur la plupart des objets je ne pourrais vous instruire qu'en gros. Il convient, que vous ayez le plaisir de la surprise.

LA MARQUISE, *_avec feu_*.--Nous en sommes donc?

LE COMTE.--Si vous daignez y consentir!

LA COMTESSE.--Je respire. Sa question me fait espérer qu'elle tient encore au plaisir.

LE COMTE.--Vendredi nous en aurons de plus fortes preuves...

LA MARQUISE.--La fête, la fête, qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.--Local enchanteur, que je connais: vingt cavaliers, vingt dames; deux à deux, quatre à quatre, en nombre pair, enfin, comme au château de Cutendre. Promenade en attendant que tout le monde soit réuni; concert ensuite et feu d'artifice; souper exquis et magnifique: toute la nuit, danse, jeux et folies; au point du jour chacun à petit bruit défilera...

LA MARQUISE.--Voilà qui est à merveille, mais la société?

LE COMTE.--J'ai vu la liste. Les hommes sont presque tous des étrangers de marque, ou du moins décents et riches. Les dames, j'en connais une demi-douzaine; tout cela convient pour la circonstance, et, d'après la parole que Couplet m'a donnée, je crois que le reste ne gênera rien; ainsi nous pouvons ne point appréhender de nous trouver absolument en mauvaise compagnie. Quant à notre entrée là-bas, comme il nous faut être pairs, j'ai pris d'avance la liberté d'arranger la chose. L'une de vous paraîtra sous l'escorte du palatin Morawiski, le meilleur ami que j'eus en Italie et que je viens de retrouver, grâce à la liste; l'autre voudra bien se laisser mener par votre très humble serviteur.

LA COMTESSE.--Cher Comte, ce sera moi. Je n'ai pas l'avantage de connaître votre palatin. Donnons ce chaperon à la marquise et soyez le mien.

LE COMTE.--Votre lot ne sera pas le meilleur, ma chère comtesse. Morawiski, je vous le jure, est l'un des plus beaux et des plus aimables cavaliers que nous ait fourni sa nation, dont vous savez que la noblesse jouit à juste titre d'une haute réputation de politesse, de galanterie et de magnificence; au surplus, il ne s'agit que d'avoir mis le pied dans l'Eden: dès qu'on y sera, chacun sera libre de se faufiler à son gré, car... j'outrepasse ici les bornes de la discrétion qui m'était recommandée, mais vous ne jurez point?

LA COMTESSE.--Nous saurons nous taire.

LE COMTE.--Eh bien! le fin mot de la partie est que chaque dame sera _toute à tous_; chaque homme, _tout à toutes_.

LA COMTESSE, *_avec exaltation_*.--*_Toute à tous!_* J'aime ce noble cri de guerre! Ah! oui! j'y serai fidèle! Qu'un affreux prodige mure chez moi toutes les portes du plaisir, si je déroge à la loi; ou mon peu de charmes et la vivacité de mes agaceries manqueront leur succès, ou je ne quitterai point la lice sans que chaque champion ait fait tout au moins un coup de lance avec moi!

LA MARQUISE.--Comme elle y va? Tout doux, l'amie, et les autres donc? (*_Au comte_*). Madame suppose apparemment qu'il ne doit y en avoir que pour elle!

LE COMTE, *_baisant la main de la marquise_*.--Charmant souci! il est pour demain d'un bienheureux présage! Mais si nous nous dépêchions de dîner? car il est indispensable d'aller coucher tous à Paris, où notre présence sera nécessaire pour différents préparatifs: (*_La marquise sonne et ordonne qu'on hâte le dîner. Le comte continue._*) A propos, j'oubliais de vous faire part d'un accident fâcheux arrivé à quelqu'un que je crois être ou du moins avoir été de notre connaissance.

LA COMTESSE.--Si vous le nommiez...

LE COMTE.--Le Vicomte de Molengin, garçon d'esprit fort aimable.

LA MARQUISE.--Nous le connaissons... comme cela.

LE COMTE.--Mélomane outré, et disait-on, le plus mauvais tendeur du royaume...

LA COMTESSE.--Nous en savons quelque chose (*_Haussant les épaules_*). Et vous qualifiez cela d'homme aimable?

LA MARQUISE.--Au surplus qu'a-t-il fait?

LE COMTE.--Il est mort.

LA MARQUISE.--Mort?

LA COMTESSE, _souriant_.--Il est mort en entier?

LE COMTE.--Voici son histoire.--Cet équivoque personnage, ennuyé de ne pouvoir employer agréablement l'un des plus distingués boute-joie que la nature ait jamais fabriqués, avait mis sa confiance dans un docteur italien, fieffé charlatan, dit-on, mais qui, d'abord, avait si bien ressuscité le vicomte, que celui-ci se flattait tout de bon d'avoir enfin retrouvé ce qui lui manquait depuis si longtemps. Devenu presque vigoureux par artifice, le pauvre diable a bientôt abusé de cet état heureux. Malgré les _piano_ perpétuels de l'esculape ultra-mondain, c'était chaque jour quelque nouvelle aventure galante mise tellement vivement à fin. Bref, avant-hier... _Que diable allait-il faire dans cette galère!_ il s'était donné le régal d'une nymphe subalterne des coulisses italiennes... il a rendu l'âme avec la seconde bordée de son fluide génital.

LA COMTESSE.--Peste! le bel effort qu'il avait fait! deux fois!
(_Elle hausse les épaules._)

LES INVITÉS A LA FÊTE LIBERTINE

Le moment impatiemment attendu de se rendre à cette campagne où l'on devait si bien s'amuser était sur le point d'arriver. Le palatin Morawiski, présenté chez la Marquise par le prélat, y avait dîné. Ce polonais, homme superbe à la vérité, mais ayant un certain air de gravité fière et de recueillement, qui décelait plus de penchant à l'ambition qu'aux folies voluptueuses, ne produi-

sait pas sur l'âme et les sens de la Marquise l'impression que l'introducteur s'était promise. A peine au moment du champagne l'étranger parut-il s'humaniser, et pour lors, la transition fut si brusque, si affectée, qu'il sauta aux yeux des trois convives que cet homme venait de se dire: «Il convient cependant que je sois enfin sémillant et gai». La petite comtesse, à côté du prélat, lui serrait de temps en temps la main par dessous la nappe, pour lui faire comprendre combien elle le préférait pour menin, à son peu naturel ami. Au surplus, celui-ci n'avait rien dit ni fait qui ne fût marqué au coin des plus nobles manières et du savoir-vivre le plus raffiné. La fin du repas n'eût pas été bien amusante, si le comte, qui depuis le matin avait en poche la liste des acteurs de la future fête, enrichie de notes rapides qu'y avait jetées l'officieuse Couplet, n'eût tiré ce papier de sa poche et proposé d'en faire lecture. Ces dames témoignèrent que cela leur ferait grand plaisir. Le Tréfoncier se mit donc à lire ce qui suit:

«Les messieurs et les dames qui honoreront ce soir de leur présence ma petite fête, ayant bien voulu consentir à s'y rendre sans fracas en nombre pair, je me suis assurée d'avance de l'ordre que cet arrangement produira. Il en résulte que l'on verra se réunir à... les personnes ci-après désignées.

»Premier couple. Monsieur le comte...»

(_Parlé._) C'est moi (_Lu._) «Avec Madame la Comtesse de Mottenfeu.». (_Parlé._) On nous a dispensés de notes. (_Lu._) «Deuxième couple: Monsieur le palatin Morawiski; Madame la marquise...

LA MARQUISE.--C'est nous; sans notes apparemment!

LE COMTE.--Sans notes (_Il continue de lire_). «Troisième couple: Le comte Chiavaculi; lady OÙ veut-on.» (_Parlé_). Il y a certainement ici quelque faute d'orthographe. Je gagerais que le nom de cette Anglaise s'écrit autrement. Voyez.

Il montre ce nom comme il est imprimé plus haut: nous ignorons comment il s'écrivait en anglais.

LA COMTESSE.--les notes?

LE COMTE, _lit_.--«Le comte Chiavaculi est un seigneur napolitain, auquel il manque la moitié de chaque jambe; on aura le plaisir d'apprendre de bouche à monseigneur l'histoire de cet accident[70]. Cet italien a l'infamie d'abhorrer ce que les dames ont de plus attrayant, et n'aime de leur sexe que ce qu'il a de commun avec le masculin, dont, en revanche, il est idolâtre. Je ne sais comment suffire aux prodigieux besoins et caprices de cet original. Au surplus, il est opulent et prodigue, et je l'ai d'autant plus volontiers inscrit au nombre de mes acteurs de ce soir, qu'il doit donner pour son compte, à la compagnie, la moitié d'un bien étrange spectacle. Lady, qui peut-être l'est un peu de contrebande, est du moins une dame fort riche. Elle se dit malade quoiqu'elle fasse à tort et à travers des excès qui supposent celui de la santé. Elle surpasse en luxure et en complaisance mes plastrons les plus infatigables. Elle veille, boit, jure, se bat au besoin avec ses amants et ses domestiques...»

[70] Comme ce détail ne se trouvait nulle part dans l'ouvrage du docteur, on s'est informé de ce comte Chiavaculi, et voici ce qu'on a recueilli concernant cet infortuné personnage. Beau comme un ange à l'âge de vingt ans, il eut le malheur de s'amouracher d'une bégueule. N'ayant pu séduire ce dragon de vertu,

l'ardent jeune homme imagina la réussite du viol, et pour cela, certaine soubrette achetée avait laissé complaisamment entr'ouverte une fenêtre de la chambre à coucher. A l'heure où le Tarquin présomptif suppose sa cruelle bien endormie, il tente l'assaut: mais elle s'éveille au léger bruit, s'élance hors du lit; voit un homme sur le point d'enjamber chez elle, se trouble, s'irrite, le repousse si malheureusement pour lui que, renversé avec son échelle il y demeure engagé par les deux jambes, qui se brisent au-dessous des mollets. Avant que, d'après l'alarme donnée au dedans, on ait été voir dehors ce qui pouvait s'y passer, surviennent deux coquins; ceux-ci trébuchant, trouvent un homme évanoui, le dégagent, non pour lui donner du secours, mais pour pouvoir le dépouiller plus à l'aise dans un cul-de-sac peu distant. C'est là que le pauvre diable abandonné sans vêtements, et devant y passer une nuit longue et froide, a tout le temps de déplorer sa passion funeste et de maudire avec sa barbare amante, tout le sexe qui donne de l'amour. Il sent que sa vie est en danger, et fait vœu s'il échappe à la mort, de n'avoir de ses jours rien à démêler avec les femmes. Le jour lui procure enfin des soulagements, mais trop tardifs; on ne peut le sauver à moins qu'il ne consente au sacrifice de ses jambes incurables. Le Comte, guéri, devient dévot outré. Au bout de deux ans, la nature trop longtemps réprimée se révolte, prend le dessus. Du respect qu'on a pour le vœu cité naît le goût palliatif des gitons.

On s'y livre; il croît; il devient une passion, une rage enfin. Tous les pareils du comte n'ont pas à donner d'aussi bonnes excuses de leur dépravation. (N.)

LA MARQUISE.--Voilà une jolie petite personne et de bien bonne compagnie, en vérité! Faites-nous grâce du reste de son

article.

LE COMTE, _lit_.--«Quatrième couple: sir John Kindlowe; Mlle d'Angemain. Note. Sir John, frère de lady, est un marin des plus bruts, mais beau comme le dieu Mars: dans l'Inde, où les femmes sont très précoces, il a pris la manie des enfants; à Paris, il lui en faut de onze à treize au plus, et, ce qui me fait enrager, c'est qu'il est assez connaisseur en pucelages; je suis aux expédients pour lui en fournir de véritables. Au surplus, il s'accommode de tout. Cet Anglais sera le second acteur principal du spectacle dont j'ai déjà parlé. Mlle d'Angemain est une fille de condition pauvre; mais parfaitement élevée, un peu passée, quoique jeune; elle fait peu d'heureux; mais pour les apprêts du bonheur, elle a des talents si rares que mes infirmes les plus désespérés ne passent jamais par ses mains sans se trouver en état de faire _gagner l'avoine_ à quelque'une de mes filles...»

LA COMTESSE.--Il me vient une idée, Comte, c'est d'arranger cette magicienne avec l'ami Dupeville: l'oeuvre serait méritoire. C'est dommage de laisser ce talent au bordel.

LE COMTE.--J'aime qu'on se souvienne ainsi de ses amis...

LA MARQUISE.--Elle a raison. Dupeville a besoin d'une compagne. Elle a le coeur excellent. Nous ferons la fortune de cette demoiselle. Après?

LE COMTE, _lit_.--«Cinquième couple: le baron Immersteiff; la Vicomtesse de Chaudpertuis (_Parlé_). Sans notes; mais je les connais tous deux; le baron est grand, gros et gras Bava- rois, bon buveur, bon fouteur. (_Pardon, cela m'est échappé._) Mais, pardieu! la chère vicomtesse, à qui j'ai eu l'honneur de

rendre quelques hommages, aura bientôt fait d'ajouter une lettre au nom du pauvre diable[71].

[71] Immer-Steiff en allemand signifie toujours roide. En ajoutant un N à Immer, c'est Nimmer qui signifie jamais. (N.)

LA COMTESSE.--Cela nous passe: allez.

LE COMTE, _lit_.--Sixième couple: M. Lecker (_Parlé_). Je le connais aussi; c'est le fils d'un riche banquier de Dresde (_Il lit_). «Et Mme de Condouillet. Note. Elle fait l'étroite et prétend n'admettre aucun homme de forte proportion à l'abordage. Mais, dix heures du jour sur le dos, elle lasse à la caresser trois chiens, son laquais, son coiffeur et son maître de musique.»

LA MARQUISE.--La Couplet se moque des gens, quand elle veut nous mêler avec ce monde-là.

LA COMTESSE.--Point d'humeur, madame. De quoi s'agit-il enfin? de libertiner: nous faut-il pour cet objet la compagnie de vestales, de bégueules prétendant aux moeurs! Laissez-la dire, Comte, et poursuivez.

LE COMTE.--Peste! Voici du grand!! (_Il lit._) «Septième couple: le prince de Lowenkrafft; la princesse de Stolzinskoff. Note. Le prince est un seigneur danois, diplomatisé à Vienne, gourmé comme le comte de Tufière[72] bravache sur le chapitre de la vigueur; mais, comme à titre d'homme d'importance et d'allié d'Hercule, il a voulu se frotter à la princesse en question, cet homme, trop infatué de ses avantages, est tombé comme une mauvaise épître... D'arrogant vainqueur, il est devenu un ridicule esclave, humilié dix fois par jour par le service non secret de trois géants domestiques, dont l'insatiable princesse fait son amuse-

ment journalier. Cette dame au surplus est unique pour la haute stature, la perfection des formes, la blancheur et la finesse de la peau; mais elle a contre elle une fierté dédaigneuse si superlative, et son tempérament égoïste est si mal en proportion avec les ressources ordinaires que fournit notre bon pays, qu'elle est repoussante pour tous nos amateurs et n'en peut attacher un seul à son char.»

[72] Le héros du Glorieux de Destouches.

LA MARQUISE.--Eh bien! Comtesse, celle-ci vous dégote, ma fille.

LA COMTESSE.--Je ne me pique pas d'être un môle de luxure contre lequel doivent se briser tous les désirs. J'aime à les faire naître, à les fomenter, à les satisfaire, à les ressusciter. J'en fais gloire. Personne ne sortit jamais humilié de mes bras, ni méditant le projet ingrat de n'y plus revenir. Sur ce pied, j'ose me préférer à celle qu'on m'oppose. Au reste, je la verrai ce soir, je prendrai sa mesure, et n'hésiterai pas à la défier si je la trouve digne de ma colère; on saura qui de nous deux a plus de talent et d'intrépidité.

LE COMTE.--Magnanime dévouement! ma chère Comtesse; d'avance je parie pour vous...

LA MARQUISE, à la comtesse.--Je suis enchantée d'avoir pu te piquer, puisque cela nous vaut d'avoir vu dans tout son jour la portée de ton insigne émulation...

LE COMTE, interrompant.--Voilà qui est fort bien, mais si nous nous jetons ainsi dans les égarées, notre lecture ne finira jamais.

LA MARQUISE.--Nous écoutons.

LE COMTE, _lit_.--«Huitième couple! le marquis Dietrini; Mlle de Nimmernein. Note. Le marquis, beau, jeune et riche, Florentin, serviteur des dames _a posteriori_, sans cependant les négliger sur le pied courant. Mlle de Nimmernein...» (_Parlé._) Celle-ci je la connais à fond. Voyons ce qu'en dit la note. (_Lu._) Blonde parfaite, à qui l'horreur d'épouser un vieillard puant et bossu fit désertier l'Allemagne» (_Parlé._) Le fait est véritable (_Il lit._) «Elle est douce comme un agneau, se pâme dès qu'on la touche, se laisse violer tant qu'on veut; devient par une suite de sa constitution physique et morale, la victime de tous les caprices. Fille d'esprit, instruite, ayant des talents: tout lui convient comme elle convient à tout le monde. Avec les gens froids, elle raisonne, avec les enjoués, elle rit, boit avec les buveurs; jure et fait tapage avec les militaires; en un mot, joue, veille, hausse et baisse tous les tons, selon que l'exige la scène dans laquelle elle se trouve chargée d'un rôle.» (_Parlé._). Ce portrait est parfaitement ressemblant; toutefois, comme dans les moments décisifs, elle ne se mêle de rien et ne partage point la besogne, bien des gens pourraient ne pas goûter son indolente jouissance. J'ai eu le premier, à Paris, ce chef-d'oeuvre germanique. Tête-à-tête avec Mlle de Nimmernein dans ma petite maison des boulevards, je la mets nue... Oh! sans hyperbole je crois voir respirer Galathée après le dernier coup de ciseau de Pygmalion. Ivre de désir, je la renverse à moitié sur le bord d'un grand lit, à mon approche, elle devient rose de la tête aux pieds: immobile, elle m'attend, me reçoit, me laisse faire sans se donner autre peine que celle de déployer en crucifix deux bras de proportion divine et de soupirer en murmurant: _Herr Jesus! mein Gott!_ Ses entrailles frémissent. Je me sens à la nage et voilà deux grands yeux bleus fer-

més, ma nymphe morte, distillant après ma retraite l'humeur bouillante où je venais d'être noyé...

Cependant je me rappelle qu'une lettre d'affaire très importante exige de ma part une prompte réponse: j'écris trois pages et reviens à ma beauté. Elle n'a pas changé d'attitude: un baiser profond à travers deux rangs de perles lui fait pousser un soupir. «Que d'attraits!» m'écriai-je, pénétré d'admiration et semant partout mes brûlantes caresses. «Mais quoi! ne pourrais-je donc pas jouir de l'aspect enchanteur de ce que me dérobe votre pose actuelle?» Je n'ai pas achevé que déjà la charmante Nimmernein s'est roulée sur le ventre, les jambes pendantes, le râble horizontal et les fesses en valeur. Nouveau prodige de perfection! Je me sens renaître mille fois plus épris. Je baise et presse les superbes cheveux, je rends hommage à la chute des reins... miraculeuse...

«_Sodann!_ se contente-t-on de me dire, d'une voix douce comme un flageolet, «_mach urtig, mein herz; es thut mir weh!_»

LA COMTESSE.--Ce qui signifiait?

LE COMTE.--Oui-dà! fais vite, mon coeur: cela me fait mal.

LA MARQUISE, _souriant_.--Voilà qui est à merveille. Mais si nous nous jetons comme cela dans les égarées, jamais la lecture ne finira.

LE COMTE, _lui baisant la main_.--J'ai tort. (_Il lit._) «Neuvième couple: M. le bailli de Fousept; Mme la Comtesse d'Ogreval. Note. Le bailli, à la vérité quoique approchant la cinquantaine, va bien quand il s'y met; mais cela ne lui arrive qu'une fois par semaine: c'est aujourd'hui son jour. Mme d'Ogreval, qu'il en-

tretient, n'observe pas le même régime; le jour de travail de son ami est un de repos pour elle. Ils se mettent réciproquement la bride sur le cou pour cette nuit, où probablement Mme d'Ogreval fera des siennes.

»Dixième couple: le chevalier de Saint-Bernard; Mme Durut. Note. Cousin et cousine. Le cavalier, entre nous, est un moine en dignité qui garde l'incognito, sa parente, le chef-d'oeuvre de l'embonpoint, est une délicieuse bourgeoise, veuve d'un négociant avare et millionnaire. Comme elle fait en tout l'opposé de son mari, elle met actuellement autant d'activité à dissiper le trésor que l'harpagon en mit à l'amasser. Sa fureur, est de faire la grande dame et la protectrice des talents. Elle soudoie deux abbés, beaux esprits, un violon de l'Opéra, un peintre en galanteries, et, sous main, elle soutient bon an mal an, dans Paris, quatre ou cinq gardes du corps[73].

[73] Mme Durut devait plus tard jouer un rôle important dans l'Ordre des _Aphrodites_.

LA MARQUISE.--Cette femme pourra bien mourir à l'hôpital.

LE COMTE, _lit_.--«Onzième couple: M. Cazzoforté; Mme de Brisamants. Note. C'est un arrangement fait d'hier. L'Italien a les vertus et les allures d'un crocheteur; je lui ai lâché cette bacchante pour l'assouplir.»

LA COMTESSE.--On pourra lui donner ce soir une petite leçon.

LE COMTE, _lit_.--«Douzième couple: le commandeur Pottamico; Mlle de Pinamour. Note. Nouvel arrangement encore. Gens délicats; petits besoins, petits plaisirs, filés et rares...»

LA MARQUISE.--Ces gens là seront bien déplacés ce soir! Ils m'affadissent! Passez.

LE COMTE, *_lit_*.--«Treizième couple: V. Vanhuren; Mme de Foutencour.» (*_Parlé_*) Encore une de mes connaissances. Note. Vanhuren est un laid et lourd Hollandais qu'ont enrichi trois grosses banqueroutes; par goût, il n'aime que le dernier ordre des coquines, mais comme il s'est mis en tête de faire agréer par notre gouvernement je ne sais quel plan de manufacture, il a désiré de connaître quelque intrigante, capable d'appuyer son projet. A cet effet, je l'ai arrangé avec cette brûlante haridelle de Foutencour, aux grands airs, à la langue dorée, et qui, pour avoir violé, par-ci, par-là quelques jeunes présentés, croit tenir à tout. Son véritable crédit pourtant, porte sur les sous-ordres et valets de Versailles, dont il n'est aucun qui ne le sache par coeur, l'ayant, eue à leurs trousses depuis dix ans, pour mille sollicitations, sur le succès desquelles elle ne refusera jamais des acomptes, sauf à faire des ingrats et à tromper l'espoir de ses commettants...»

LA MARQUISE.--Ah! Ah! Mme Couplet s'amuse à médire. C'est passer un peu les bornes de la simple instruction.

LE COMTE, *_souriant_*.--La lecture ne finira jamais. (*_Il lit._*) «Quatorzième couple: M. de Boutafond; Mme de Forgésy. Note. Boutafond, gentilhomme de province, à prétentions auprès des femmes à tempérament. Celles à qui je l'ai fourni s'en louent assez; il cherche à gagner quelque place ou à faire un mariage. Mme de Forgésy, jolie veuve, passablement riche, lui conviendrait. Mais elle m'a dit, en confidence, qu'elle compte l'essayer pendant six mois, afin de pouvoir être bien sûre de ne pas faire un pas de clerc, en épousant un homme dont les soins pourraient manquer de suite.»

LA COMTESSE.--Peste! Quelle prévoyance!

LE COMTE, lit.--«Quinzième couple: le vicomte de Phallardi; la baronne Matevits.» (Parlé.) Encore une des miennes! (Lu.) «Note. Le vicomte, j'en suis bien sûr, a fourbi, depuis douze ans, plus de quatre mille créatures humaines. Jamais il ne voit la même deux fois, il en change tous les jours, et en voit plutôt deux qu'une. Jouant à ce jeu dangereux avec un bonheur incroyable, jamais il n'eut la moindre menace de mal vénérien...»

LA COMTESSE, interrompant.--On dit qu'il y a des êtres inaccessibles à la contagion. (Montrant la Marquise.) Elle, moi, bien d'autres en sont des exemples.

LE COMTE, avec un soupir.--Ah! que ne puis-je aussi me citer! mais... loin d'ici, souvenirs funestes! Voyons le reste du vicomte. (Il lit.) «Cet enragé, depuis que l'eau d'un certain médecin[74] a pris faveur, s'est jeté dans la plus vile classe des malheureuses. La halle au blé, la rue Saint-Honoré, le boulevard même, il a tout écumé. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que, dès qu'il rentre en bonne compagnie, cet homme est charmant. On n'a pas plus de politesse, plus d'égards pour les femmes honnêtes, plus de ce qui sait entraîner tous les suffrages. La Matevits, que je lui prête, et qu'il ne se piquera pas de baiser plus d'une fois, c'est une brune de cinq pieds trois pouces, qui met sa gloire à momiser[75] ses pratiques. Je n'ose l'employer avec des gens à petite santé, car je craindrais de commettre des assassinats. Elle aime aussi les femmes.

[74] L'eau de Préval.

[75] Dessécher, réduire à l'état de momie, c'est apparemment ce qu'a voulu dire la Couplet. (N.)

LA COMTESSE.--Bonne connaissance; je veux lui faire amitié.

LE COMTE, _lit_.--«Seizième couple: le chevalier de Pinefière; Mlle des Ecartz. Note. Le chevalier ne finit jamais. Sa compagne, fille _du grand genre_ susceptible de passions outrées, ardente comme un volcan, compte, dans son roman, vrai quoi-qu'à peine croyable, six enlèvements et trois lettres de cachet. Deux fois elle s'est échappée par séduction; la troisième elle a mis en douceur le feu au couvent, et s'est tirée d'affaire à travers ce désastre. Elle a coûté la vie à trois adorateurs, mécontents de ses mauvais procédés, et que des rivaux plus heureux ont mis sur le carreau. Certain infidèle a reçu de l'héroïne elle-même un grand coup d'épée, en duel. Mlle des Ecartz enfin, majeure, sans famille et jouissant d'une fortune honnête, vit sans éclat, et l'on ne pense plus à ses folies.»

LA MARQUISE.--Je ne sais plus, en vérité, si j'ose être de cette partie. Quel choix de gens.

LA COMTESSE.--Va te faire lanlaire avec tes scrupules. Comte, ne lui laissez pas le temps de nous dire des pauvretés, allez.

LE COMTE, _lit_.--«Dix-septième couple: le vidame de Pillemotte; Mme de l'Enginière. Note. Un Gascon des mieux faits, des plus amusants, des plus vains et des plus gueux. Mme de l'Enginière l'entretient...» (_Parlé_). Je connais encore cette bretteuse-là. Sortant une nuit, avec elle, d'une maison de jeu, et n'ayant pas ma voiture, j'acceptai l'offre que madame de l'Enginière me faisait de me ramener: mais comme son équipage était, à dessein, je crois, une _désobligeante_[76] dans le fond de laquelle on me fit asseoir, force me fut d'avoir la dame sur mes genoux; elle avait eu

la précaution de se troussez jusqu'aux hanches. Un instant après elle trouva que mes breloques la blessaient. Pour s'en délivrer elle eut la distraction de me déboutonner complètement: je compris, en homme du monde, ce que cela voulait dire et... je m'exécutai. La chose se passait tout au mieux: on m'avait fourré là, nous ne cessions point de parler de la société que nous quitions, des événements du jeu, des nouvelles du jour. Pourtant, lorsque Mme de l'Enginière, au delà des ponts, comprit que nous approchions de mon hôtel: «Il est temps de penser à nous, dit-elle, et voilà ma diablesse à se trémousser sur moi de manière à me faire craindre que la voiture ne se défonçât. L'ardeur brûlante de cette Messaline m'entraînait; je réalisai: Ça! me souffla-t-elle dans l'oreille comme on arrêta pour me descendre, ne rentrez pas à la vue de votre livrée, sans vous bien envelopper de votre redingote.--Je ne savais d'abord ce que pouvait signifier ce conseil. Mais après l'avoir, à tout hasard, suivi, je fus au fait, lorsqu'aux lumières je me vis souillé du haut en bas, d'un déluge menstruel. Je n'y songe point encore sans effroi, moi l'ennemi juré de cette saloperie et qui suis bien _dans mon état_ quant à l'horreur que me cause du sang ainsi versé.

[76] Voiture à une seule place. Il y en a peu. (N.)

LA MARQUISE.--Voilà, sans contredit, la plus impudente coquine.

LE COMTE.--D'autant mieux qu'elle riait aux larmes en me quittant... N'y pensons plus... (_Il lit._) «Dix-huitième couple: dom Plantados; Mme de Curival. Note. Cette dame est la femme d'un vieux colonel suisse chez lequel dom Plantados, grand personnage fier et poltron, quoique Portugais, est trop circonspect pour mettre le pied: on ne se voit que chez moi. Je soupçonne

Mme de Curival, qui n'est plus de la première nouveauté, de ne s'attacher le flegmatique et hautain Plantados qu'au moyen de quelque goût honteux qu'il aurait, et que je connais à son amie bien du penchant à contenter. Il est vrai que le ravage des couches a furieusement gâté les charmes antérieurs, et que les autres sont, au contraire, d'une beauté surprenante. Cette femme-là me fait gagner beaucoup d'argent. L'époux ombrageux est pour quelques jours à Versailles, ce qui donne de la marge pour ce soir.»

LA MARQUISE.--Ces pauvres maris, comme on les dupe!

LE COMTE, *_lit_*.--«Dix-neuvième couple: M. Eselsgunst[77]; Mme de Caverny».

[77] Eselsgunst signifie, en allemand, bel attribut de l'âme.

LA COMTESSE.--Quels diables de noms!

LE COMTE.--«Note. Eselsgunst est un Allemand qui tient par je ne sais quel fil au corps diplomatique.» (*_Parlé_*). C'est le chargé d'affaires de deux ou trois de nos petits souverains germaniques. (*_Il lit_*). «Mme de Caverny, femme des plus jolies, penchant vers le sentiment, et, qui, malgré cela, n'a pas laissé de distribuer, chez moi, ses largesses à plus de cent personnes. Il faut du pain, Eselsgunst l'entretient mesquinement, mais au défaut de l'utile, on trouve chez lui l'agréable; c'est à quoi la sensible Caverny tient encore plus qu'à l'argent. Un rapport de conformation assez rare fait que ces deux êtres s'aiment beaucoup, et la dame ne s'est pas très volontiers décidée à se trouver là ce soir. Mais à l'argument sans réplique *_que son amant veut y recueillir de quoi mander quelque chose à sa cour par le courrier prochain_*,

elle s'est rendue, et c'est ce qui vous procurera le plaisir de la voir.»

LA MARQUISE.--Ces détails commencent à me fatiguer. Est-ce tout?

LE COMTE.--Encore un article (_Il lit._) «Vingtième couple: le chevalier de Pasimou; Mme des Clapiers.» (_Parlé._) Je les ai furetés tous deux, ces clapiers-là. J'en connais peu d'aussi logeables.

LA MARQUISE.--Vaurien, taisez-vous. (_A la Comtesse._) Il va nous faire encore quelque commentaire saugrenu.

LE COMTE.--Vous m'attaquez! Eh bien! pour vous faire enrager, j'ajoute avec fondement, que je crois avoir aussi pratiqué ce Pasimou, tandis qu'il portait la soutane. Voyons la note. (_Il lit._) «Le plus beau jeune homme qu'on puisse voir, et peut-être le plus aimable. Ci-devant abbé.» (_Parlé._) Tout juste, c'est le même. (_Il lit._) «C'est maintenant un excellent officier.» (_Parlé._) J'en suis fort aise (_Il lit._) «Il a quelques défauts.» (_Parlé._) Je lui ai connu celui d'être bardache, mais tant d'honnêtes gens le sont! (_Il lit._) «Les femmes ont soin de lui.» (_Parlé._) Les hommes, quand cela lui plaira, seront fort à son service.

LA MARQUISE.--Insupportable homme, finirez-vous!

LE COMTE.--Là, là, je promets de ne plus y mettre un mot du mien (_Il lit._) «Les femmes ont soin de lui, mais il est si galant, si complaisant, et fait tant d'honneur à leur libéralité, qu'aucune n'est mécontente. C'est en un mot, le phénix des hommes à bonnes fortunes.» (_Parlé._) C'est tout.

LA MARQUISE.--J'aime ce Pasimou à la folie. Voilà comment il eût fallu que fussent tous nos cavaliers de ce soir.

MORAWISKI.--Et toutes nos dames comme vous (_Il prend en même temps et baise amoureusement la main de la marquise._)

LE COMTE (_pariодant avec la comtesse_).--Ou comme elle.

LA COMTESSE, _souriant_.--Peste! j'en suis aussi! (_A Morawiski._) Ecoutez donc, mon cher palatin, vous avez bien fait de dire enfin quelque chose, car je vous croyais en léthargie.

MORAWISKI.--Daignez m'excuser, mais de si grands et de si chers intérêts viennent quelquefois me distraire de ce qui m'attache le plus, que je fais alors la sottise d'envoyer mon âme en Pologne, tandis que ma personne matérielle demeure où l'on me voit.

LA COMTESSE.--A la bonne heure, mais comme votre langue en fait partie, et qu'elle doit savoir dire de jolies choses, gardez-la-nous, s'il vous plaît.

LA MARQUISE.--Pendant que nous nous amusons de balivernes, le temps se passe. (_Elle regarde à sa montre._) Plus de cinq heures! et j'ai je ne sais combien de petites choses à faire avant de partir! (_Au comte._) Y pensez-vous donc, méchant homme, de nous avoir ainsi mises en retard avec votre scandaleuse gazette!

Elle se lève et va s'occuper des petits soins qu'elle vient d'annoncer. La comtesse et les deux cavaliers vont, en attendant, prendre l'air sur une terrasse. Bientôt après on monte dans un

carrosse à six chevaux et l'on vole au rendez-vous du pique-nique.

LES APHRODITES

OU

FRAGMENTS THALIPRIAPIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PLAISIR

Cet ouvrage est brodé par Nerciat sur les aventures probables des membres d'une société secrète d'Amour qui exista réellement.

La lettre connue adressée à M. de Schonen par le marquis de Château-Giron donne un détail précis sur cette compagnie. Cette lettre accompagnait l'envoi d'un exemplaire de l'_Alcibiade fanciullo_ de Ferrante Pallavicini: «J'y joins, disait le marquis de Château-Giron, les _Aphrodites_ dont je vous ai parlé; cet ouvrage du chevalier de Nerciat est presque inconnu à Paris, ayant été supprimé à l'étranger pendant la Révolution. Il est assez remarquable, comme historique, car il peint, dit-on, au naturel une société qui s'est formée aux environs de Paris, du côté de la vallée de Montmorency, et dont un certain marquis de Persan était président. Cette association, à laquelle chacun des initiés concourait dans une proportion convenue, n'avait d'autre but que le libertinage.»

Nerciat donne aussi des renseignements historiques sur la société dans un préambule nécessaire qu'on lira plus loin.

«Les _Aphrodites_, dit Monselet, sont une association de personnes des deux sexes, association qui n'a d'autre but que le plaisir. Des femmes de la cour, des abbés, des princes, de riches

étrangers, des ex-nonnes, paraden dans une série de tableaux dont la nature trop exclusive restreindra nécessairement nos citations. Nous le regrettons, au point de vue de l'esprit et du style, deux qualités que M. de Nerciat possède à un rare degré; que ne les a-t-il déployées dans des livres avouables! Il a surtout une science et une aisance de dialogue on ne peut plus remarquables, et qui ne se sont jamais manifestés plus abondamment que dans les *_Aphrodites_*. Il jargonne comme les petits maîtres de Marivaux.»

Au début, l'Ordre avait fait du libertinage une sorte de culte religieux, mais telle que la décrit Nerciat l'institution s'est débarrassée de toute pratique superstitieuse. L'admission parmi les Aphrodites ou Morosophes est difficile et très coûteuse, mais pour les hommes seulement, les dames ne payent rien. L'association se réunissait aux environs de Paris, du côté de Montmorency dans une propriété merveilleusement agencée, comprenant de beaux jardins, des bâtiments magnifiques, aux chambres commodas, aux salles spacieuses et disposées pour les grandes fêtes que donnaient parfois les Aphrodites. Cette propriété appelée l'Hospice, est administrée par Mme Durut, surintendante des menus. Elle est aidée par une belle blonde nommée Célestine, par une jolie brune appelée Fringante et au-dessous d'elles, on trouve encore Zoé, une négrillonne de 14 ans, enlevée à l'Afrique. On y trouve encore, selon la mode du temps où le livre a été écrit, des jockeys charmants et beaucoup de jeunes domestiques des deux sexes qu'on désigne sous les dénominations de *_Camillons_* et de *_Camillones_*.

«*_Camilli et Camillae_*, dit Nerciat, *_ita dicebantur ministri et ministrae impuberes in sacris._*»

L'Ordre comprenait environ deux cents adeptes, en comptant les deux sexes et recrutés parmi les gens de qualité, l'armée, le haut et le petit clergé, etc., personnages ardents et pourvus des vices les plus agréables et les moins avouables. Outre les adeptes appelés _intimes_, on admet dans l'Ordre, des _auxiliaires_ qui ne sont pas mis au courant des secrets de l'Association. Les uni-sexuels ne sont pas favorisés par les règlements des Aphrodites. Les initiations donnent lieu à de somptueuses orgies, à de voluptueux banquets. L'association fut dissoute aux premiers troubles de la Révolution et reconstituée hors de France.

Nerciat est très explicite sur ce point dans la Postface de son ouvrage que l'on trouvera à la fin des extraits.

«Il y a dans les _Aphrodites_, ajoute Monselet, quelques parties dramatiques et même fantasmagoriques;--l'histoire d'un baronnet qui se fait suivre partout de l'image de sa défunte maîtresse, en cire, de grandeur naturelle;--les jalousies, les fureurs sentimentales et la mort d'un comte de Schimpfreich;--mais ce sont des parties faibles et hors leur place. En outre, M. de Nerciat ne perd jamais l'occasion de donner son coup de griffe aux événements et aux hommes de la Révolution.»

Nerciat a fait de _Félicia_ la principale dignitaire de l'Ordre des _Aphrodites_. Plusieurs sociétés de ce genre ont existé au XVIIIe siècle. Elles avaient chacune leur vocabulaire, et leurs adeptes y prenaient des noms de guerre. C'est ainsi que le vocabulaire de l'ordre de la _Félicité_ était emprunté à la marine, tandis que les _Aphrodites_ choisissaient des noms dans le règne minéral, pour les hommes et dans le règne végétal, pour les femmes.

PRÉAMBULE NÉCESSAIRE

L'ordre, ou la fraternité des Aphrodites, aussi nommés Morosophes [78], se forma dès la régence du fameux duc d'Orléans, tout ensemble homme d'Etat et homme de plaisir, au surplus bien différent de son arrière-petit-fils, qui s'est aussi fait une réputation dans l'une et l'autre carrière.

[78] De deux mots grecs dont l'un signifie folie et l'autre sagesse. Ainsi les Morosophes sont des gens dont la sagesse est d'être fous à leur manière: Insanire juvat. (N.)

Soit qu'un inviolable secret ait constamment garanti les anciens Aphrodites de l'animadversion de l'autorité publique (si sévère, comme on sait, contre le libertinage porté à certains excès), soit que dans le nombre de ses fidèles associés il y en eût plusieurs d'assez puissants pour rendre vaine la rigueur des lois qui auraient pu les disperser et les punir, jamais avant la Révolution leur société n'avait souffert d'échec de quelque conséquence; mais ce récent événement a frappé plus des trois quarts des frères et soeurs; les plus solides colonnes de l'ordre ont été brisées; le local même, qui était dans Paris, a été abandonné.

Des débris de l'ancienne institution s'est formée celle dont ces feuilles donneront une idée, on y verra se développer progressivement le lubrique système et les capricieuses habitudes des Aphrodites, gens fort répréhensibles peut-être, mais qui du moins ne sont pas dangereux, et qui, fort contents de leur Constitution, ne songent nullement à constituer l'univers.

Ci-devant il n'y avait pas eu d'exemple qu'un seul statut, un seul usage des Aphrodites eût été divulgué; mais ce n'est pas quand un nouvel ordre de choses existe, quand mille petites ré-

créations (criminelles du temps de l'ancien régime), comme la calomnie, les délations, les exécutions impromptues, sont, sinon encouragées, du moins tolérées, qu'ont à craindre de se livrer sans beaucoup de mystère aux leurs, des citoyens infiniment actifs qui, d'accord avec la nation, reconnaissent la liberté, l'égalité, pour bases de leur bonheur; qui, comme elle, méprisent toutes distinctions de naissance, de rang et de fortune; qui savent tirer la vraie quintessence des droits de l'homme, si heureusement dévoilés de nos jours, et ne font rien en un mot, qui n'ait pour but la paix, l'union, la concorde, suivies (surtout pour eux) du calme et de la tranquillité.

C'est au peu d'intérêt qu'ont les Aphrodites modernes à cacher ce qui se passe dans leur sanctuaire, que nous devons les scènes fidèles dont sera composé ce joyeux recueil.

C'EST TOI! C'EST MOI!

1^o Le mélange du dialogue au récit nous a paru plus propre que l'une ou l'autre exclusivement à prendre dans ce genre-ci.--2^o Comme le simple nom d'un personnage qu'on introduit sur la scène n'apprend rien au lecteur, afin que l'imagination n'ait aucune peine et ne se mette pas en frais de fausses idées, nous définirons exactement chaque acteur au moment où il sera fait mention de lui.

Le Chevalier[79], à peu de distance de Paris, à cheval et seul, reconnaît un local à portée duquel il se trouve pour celui que lui désigne une adresse qu'il vient de lire; alors il met pied à terre, laisse son cheval au domestique, se détourne, et suivant le sen-

tier, ainsi que le tout lui est prescrit, vient contre une maison de peu d'apparence, des deux côtés de laquelle s'étendent de longues murailles qui annoncent un grand emplacement. Il frappe; un portier aveugle vient lui répondre.

[79] Le Chevalier, vingt ans: charmant jeune homme fait à ravir; une de ces physionomies si rares qui allient à la noblesse la douceur, l'expression et la vivacité. Il revient de Malte ayant fait ses caravanes. Absent de France depuis quelques années, il a tout le savoir-vivre, toute la candeur dont ses pareils, surtout ceux de la défunte cour, ont eu, depuis ce temps à peu près, l'affectation de se dispenser. (N.)

LE PORTIER, _en dedans et porte close_.--A qui en voulez-vous?

LE CHEVALIER, _en dehors_.--A Mme Durut.

LE PORTIER.--C'est ici. Etes-vous seul? à pied? à cheval? en voiture?

LE CHEVALIER.--Je suis seul, mes chevaux m'attendent plus loin; je suis à pied.

LE PORTIER, _courant_.--C'est bon! entrez. (_Le Chevalier entre, la porte se referme aussitôt; une grille borne le passage du côté de la cour._) On va vous ouvrir la grille. Il est inutile de parler à l'autre portier. Sourd, il ne vous entendrait pas; muet, il ne pourrait vous répondre. Vous irez à droite, le long du portique, jusqu'à l'angle de la cour.

Le sourd, qui a vu le Chevalier, vient ouvrir la grille. Dès qu'il a passé, cet homme referme, tandis que le Chevalier va du côté

qu'on lui a indiqué[80]. On entend un coup de sifflet très bruyant.

[80] Cette combinaison de deux portiers, dont chacun est privé d'un sens fort nécessaire, fut imaginée par les anciens Aphrodites, et les vieux serviteurs ont été conservés. La plupart des choses qu'on voudrait tenir secrètes sont ébruitées par les valets, s'il y en a dans la confiance. Comment pourrait-il transpirer au dehors que madame une telle, monsieur un tel sont venus, si, de deux personnes nécessaires à leur introduction, la première ne voit point, et si la seconde, fixée dans l'intérieur, ne peut recevoir ni faire aucun rapport (N.)?

MADAME DURUT[81], _avertie par le sifflet, déjà sur la porte et ouvrant ses bras avec une surprise mêlée de plaisir_.--Jour de Dieu! qui s'y serait attendu! Te voilà donc de retour, mon beau bijou? Est-ce bien toi, mon fils? (_Ils se sont joints et s'embrassent avec la plus vive amitié._)

[81] Mme Durut, trente-six ans, brune, blanche, dodue, irrégulièrement jolie, très bien conservée et fort piquante encore; fille d'une femme de charge, elle fut nourrie dans la maison du père du Chevalier. Non seulement elle a soigné l'enfant, mais elle s'est fait son précepteur d'amour; quand il a eu seize ans elle lui a ravi ses désirables prémices. Mme Durut est bonne, vive, étonnamment active, non moins intrigante, et dominée par un indomptable tempérament, qui a décidé de sa vocation quand elle a brigué le pénible mais amusant et lucratif emploi de concierge de l'hospice des Aphrodites. (N.)

LE CHEVALIER.--Oui, maman, arrivé d'hier soir, et bien pressé de vous revoir!

MADAME DURUT.--Ah! point de vous, je t'en prie. Comme le voilà grand et beau, ce cher enfant! (_Le prenant par la main._) Viens, mon toutou. (_Elle lui fait traverser la cour et le conduit à un pavillon du meilleur style._) Sais-tu bien qu'il y a quatre mortelles années que je n'ai vu mon cher Alfonse ni reçu de lui la moindre nouvelle!

LE CHEVALIER.--Tout autant, je l'avoue, mais il n'y a pas eu de ma faute, je te le jure. (_Il s'est interrompu frappé de l'élégance et du bon goût d'un appartement qu'on lui fait traverser pour l'amener enfin à un délicieux boudoir._) Mais dis-moi, ma bonne, as-tu fait fortune depuis mon départ? ce séjour diffère étrangement du modeste hôtel garni que tu tenais il y a quatre ans.

MADAME DURUT, souriant.--Il s'est fait quelque heureux changement dans mes petites affaires; nous aurons tout le temps d'en causer ensemble. (_Lui sautant au cou._) Mais comme il a tourné ce polisson-là! Eh bien! n'avais-je pas raison de dire à ton imbécile de père... Oh! mais ce n'est pas ce grand dadais-là qui t'a fait, je l'ai toujours soutenu à ta maman.

LE CHEVALIER.--Ne va pas m'apprendre qu'elle ait pu en convenir. (_Il l'embrasse._)

MADAME DURUT.--Je leur soutenais donc, quand ils se plaignaient de ta figure longtemps équivoque, que tu serais un jour le plus joli cavalier de Paris... C'est pourtant moi, Fanfan, qui ai eu la gloire de t'avoir mis dans le monde, ce fut moi qui t'appris... hein? tu souris, fripon!

LE CHEVALIER, _caressant_.--Cette gloire est bien peu de chose pour toi, ma chère Durut: c'est à moi de m'enorgueillir

d'avoir eu, en fait de galanterie, le plus admirable précepteur.

MADAME DURUT, _le prenant dans ses bras_.--Ce cher enfant, qui ne l'aimerait à la folie!

LE CHEVALIER.--Je suis venu tout exprès, maman, pour me faire redire que tu m'aimes toujours un peu.

MADAME DURUT.--Un peu, petit ingrat! que ne peut-on, sans se donner un complet ridicule, te prouver à quel point on t'aimerait encore! Mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER, _avec feu_.--Non, non, chère Agathe!

MADAME DURUT, _lui serrant la main_.--Bon cela, tu viens de me rajeunir de dix ans en me donnant mon nom de fille. (_Elle soupire._) Ah! le bon temps, mon coeur!... Mais pour aujourd'hui, c'est assez. J'ai sur toi des vues qui me prescrivent de te ménager. (_On entend trois coups de sifflet très vifs._) Pour le coup, il faut que je te quitte.

LE CHEVALIER.--Que vais-je devenir?

MADAME DURUT, _sonne et ouvre une porte déguisée_.--Passe là-dedans, tu trouveras du chocolat et quelqu'un dont tu as besoin: on aura soin de toi. Nous dînons ensemble. Songe que tu es mon prisonnier pour tout le jour, sans adieu. (_Elle sort._)

TANT PIS TANT MIEUX

LA DUCHESSE[82], MADAME DURUT

[82] La duchesse de l'Enginière, très grande femme, proportions fortes, sans épaisseur et sans mollesse. Traits et caractère de Junon. Grands airs, principes hardis, conduite imprudente.

Belle peau, belles dents, superbes cheveux châtain-brun. Tempérament moins ardent qu'exigeant et capricieux. En tout une femme infiniment agréable pour ses favoris et pour les femmes dont le goût est de s'inscrire sur la liste de ses amants; mais peu goûtée des hommes qu'elle traite moins bien, et cordialement détestée de tout le reste de son sexe. L'âge? A peu près vingt-trois ans, dont on avoue dix-neuf. (N.)

LA DUCHESSE, _dans le déshabillé le plus négligé, mais le plus coquet, et avec beaucoup d'agitation_.--Je vous avoue, ma chère Durut, que vous m'étonnez à l'excès en m'apprenant que le comte n'est point encore arrivé.

MADAME DURUT.--D'après son billet d'hier, madame la duchesse, il devrait être ici depuis une heure.

LA DUCHESSE.--Et... à défaut de sa présence, pas un mot aujourd'hui!... Je ne suis pas une femme ridicule, je conçois qu'on peut être retardé, tout à fait empêché même par quelque fâcheux contretemps, mais du moins on a des égards, on fait un message, et l'on n'expose pas une femme de ma sorte à se trouver au dépourvu pendant peut-être tout un jour.

MADAME DURUT.--Ici, madame, vous ne devez pas avoir cette crainte.

LA DUCHESSE.--A la bonne heure, mais je pouvais consacrer cette journée à des occupations qui, certes, m'auraient bien valu ce qu'à le mettre au plus haut prix M. le comte pourra me procurer d'agrément.

MADAME DURUT.--Que voulez-vous que je vous dise, madame? Il est galant homme, et je lui connais pour vous des

sentiments...

LA DUCHESSE, *_avec feu_*.--Oh! je suis bien la très humble servante de ses sentiments; on ne me paye point avec cette monnaie. Je veux du plus solide. Il y a quelque chose là-dessous, ma bonne; ceci m'a tout l'air d'un tour, et je le trouverais très mauvais, je vous jure. (*_Elle a changé dix fois de place pendant cette conversation; elle secoue sa badine avec plus que de l'humeur._*) Vite, un de vos gens à cheval; qu'on coure chez le comte; qu'on y prenne langue; si l'on ne peut me le trouver sur-le-champ, qu'il soit lancé tout le jour de place en place, autant qu'on pourra se mettre, au fait de sa marche, et qu'enfin on me l'amène mort ou vif!

MADAME DURUT.--Charmente vivacité! qu'il est heureux, ce cher comte, d'exciter une aussi flatteuse inquiétude!

LA DUCHESSE, *_ Brusquement_*.--Trêve aux flatteries; je ne suis pas de la meilleure humeur... et...

MADAME DURUT.--Là, là, madame la Duchesse, épargnez-moi. Il est agréable de vous louer, mais on peut sans effort vous obéir, quand vous exigez qu'on ménage votre modestie.

LA DUCHESSE, *_allant et venant_*.--M. le comte, M. le comte!... (*_A Mme Durut._*) Mais vous m'avez entendue et vous êtes là encore! Allez donc! ordonnez donc! on veut me faire devenir folle aujourd'hui! En vérité, madame Durut, vous remplissez très mal, je dis très mal, les devoirs du poste que vous occupez ici.

Madame Durut, qui par malice ne s'était pas pressée, va enfin servir l'impatience de cette femme altière, mais en s'éloignant

elle fait une mine d'irrévérence et presque de mépris, que, par bonheur, la Duchesse, occupée de se regarder dans une glace, ne peut apercevoir.

LA DUCHESSE, _seule, toujours agitée, se lève, s'assied, fre-donne un air, soupire avec oppression, et tire enfin avec vivacité le cordon d'une sonnette. Un jockey paraît._

LE JOCKEY[83].--Qu'y a-t-il pour le service de Madame?

[83] Le jockey--ébauche d'un joli subalterne, timidité, petits moyens.--Chez Mme Durut, quiconque fait le service domestique est tenu à d'autres complaisances encore. On en avertit une fois pour toutes le lecteur afin qu'il accorde à ces êtres en sous-ordres un peu d'intérêt. (N.)

LA DUCHESSE, _avec colère_.--Ce qu'il y a pour mon service? Un bain, et un autre que toi pour m'y servir. La Durut? Qu'elle rentre et me parle à l'instant (_Seule._) Oh! tout ceci va mal; l'établissement dégénère à faire pitié!

MADAME DURUT, _accourant_.--Me voici. On va partir; votre comte se retrouvera sans doute; mais, pour Dieu! Madame la Duchesse un peu de sang-froid, et ne tourmentez pas, à propos de rien, des gens qui vous sont dévoués de toute leur âme. Voilà mon pauvre Loulou[84] que vous avez rudoyé, je gage, et qui s'en va le coeur gros, versant des larmes.

[84] Mme Durut prend à ce Loulou un intérêt particulier, et, le gardant pour elle jusqu'à nouvel ordre, elle n'a garde de s'offenser des reproches que va lui faire la duchesse, d'avoir un balourd qui ne devine pas les caprices des belles dames à demi-mot. (N.)

LA DUCHESSE.--Ah! c'est que j'ai aussi sur le coeur sa bêtise de l'autre jour.

MADAME DURUT.--Qu'a-t-il donc fait?

LA DUCHESSE.--L'animal me sert au bain, tremble comme si j'étais apparemment un tigre, un crocodile! Je daigne lui faire nombre de questions, il ne sait y répondre. J'ai un caprice, il ne sait le deviner; je le lui explique aux trois quarts, il ne comprend rien, et mon butor me quitte après mes avances humiliantes! Mais vous ne savez pas, madame Durut, mettre à la porte des balaourds de cette espèce!

MADAME DURUT.--C'est un bon petit diable; il a craint de vous offenser.

LA DUCHESSE.--Eh! morbleu! que n'avez-vous plutôt des insolents qu'on puisse souffleter pour ce qu'ils oseraient de trop, que ces timides inutiles, qui vous servent ric-à-ric avec un sot respect! (_Elle hausse les les épaules._) Mon bain est-il commandé?

MADAME DURUT.--Oui, sûrement.

LA DUCHESSE.--Je mangerai un morceau, des drogues, ce qui se trouvera; comme me voilà désorientée à crever de dépit, j'attendrai ici l'heure de la seconde pièce des Italiens.

Le Jockey reparaît pour avertir que le bain est prêt. Comme la Duchesse marche du côté de la porte...

MADAME DURUT, _avec un peu de mystère, l'arrête et lui dit à voix basse_.--Si madame voulait permettre, je lui offrirais pour aujourd'hui le service d'un nouveau venu...

LA DUCHESSE.--De quel sot encore?

MADAME DURUT, _saluant_.--C'est mon neveu; il est tout neuf, à la vérité, peu au fait du service des bains; j'ose cependant me flatter qu'il contenterait madame.

LA DUCHESSE.--Cela a-t-il un peu de figure, de tournure?

MADAME DURUT.--Il n'est pas mal. Au reste, il arrive de province ce matin, et la fatigue du voyage fait un peu de tort à ses agréments naturels... mais...

LA DUCHESSE, _avec impatience_.--En voilà dix fois de trop! (_Avec ironie._) Les agréments naturels du neveu de Mme Durut, voilà de l'intéressant au moins! Pauvre petit enfant gâté! Monsieur votre neveu, délicieux personnage, a fait une longue course? Il est fatigué? Eh bien! Madame Durut, qu'il se délasse, et recouvre à loisir ses agréments naturels.

MADAME DURUT.--Fort bien, je n'avais garde d'interrompre cette tirade d'orgueil et d'humeur d'une dame de cour à qui l'on manque de parole.

LA DUCHESSE, _interrompant avec courroux_.--Si l'on me manque de parole, songez à ne pas me manquer de respect!...

MADAME DURUT.--Ma foi! madame la duchesse, si nous voulions, le décret du 19 juin nous dispenserait de bien des formes[85]; mais à Dieu ne plaise que j'oublie mon devoir. D'ailleurs vous connaissez le faible que j'eus toujours pour vous. Je veux la paix, et pour cela j'insiste pour que vous daigniez voir mon Alfonse.

[85] 1790. Ce fut la nuit de ce fameux jour qu'une poignée d'ivrognes biffa sans retour toute la noblesse passée, présente et à venir! Quel immortel service! (N.)

LA DUCHESSE, *_avec aigreur_*.--Ah! c'est *_mon Alfonse_*! Ces gens ont la fureur de se donner des noms... Eh! madame Durut, pourquoi votre neveu ne se nomme-t-il pas tout uniment Nicolas, Claude, François? Voilà ce qui convient tout à fait à des gens de votre étoffe.

MADAME DURUT, *_un peu piquée_*.--Vous verrez que je ferai débaptiser mon neveu pour entourer ses patrons au gré de votre vanité! quoi qu'il en soit, voyez-le; qu'il se nomme Alfonse ou Nicolas, c'est un charmant garçon; je n'en rabattrais pas une épingle. Souffrez que j'aie l'honneur de vous servir au déshabiller, et qu'ensuite...

La duchesse, sans dire oui ni non, va du côté de son bain; Mme Durut suit et la déshabille; tout cela se passe en silence.

LA DUCHESSE.--Quelque livre...

MADAME DURUT.--De quel genre, madame?

LA DUCHESSE, *_avec humeur_*.--Autre bêtise! Du genre que j'aime apparemment.

MADAME DURUT.--Ah! j'entends. (*_Elle disparaît un instant, et revient deux volumes à la main._*) Voici *_Ma conversation_*, du célèbre Mirabeau et le *_Petit-fils d'Hercule_*.

LA DUCHESSE.--Quant au premier ouvrage, je l'aimais assez avant cette exécration révolution, à laquelle l'auteur a tant pris de part, mais un renégat destructeur de la noblesse et des titres ne

mérite plus que ses victimes daignent sourire à ses gaîtés. Donnez-moi le _Petit-fils d'Hercule_.

MADAME DURUT.--Le voilà... Par exemple, ce serait le cas... Mon neveu lit comme un ange.

LA DUCHESSE.--Elle a le diable au corps avec son neveu! J'aurais bien plutôt fait de céder à cette présentation que de chercher à m'y soustraire. Allons, voyons donc M. Alfonse; que j'aie le rare avantage de faire connaissance avec M. Alfonse Durut!

Dès que la duchesse a eu cette velléité de consentir, Mme Durut s'est mise à écrire sur une carte ce qui suit:

«Viens, mon cher Alfonse, mettre à fin une délicieuse aventure: c'est avec une duchesse, que je te donnerai pour une actrice de province.

«Toi, je te fais mon neveu. C'est une faiblesse que j'ai: il faut en passer là. Point de bottes, le ruban noir en poche; un peu de niaiserie... accours[86].»

[86] Il est bon de rappeler aux minutieux que maintenant les affaires de plaisir se traitent en très petits caractères, tracés avec des plumes de corbeaux: ainsi l'avis de Mme Durut a pu tenir tout entier sur une carte. (N.)

Mme Durut sonne, parle bas au jockey, qui disparaît avec la carte; en même temps, la duchesse, qui a parcouru les estampes du _Petit-fils d'Hercule_, continue:--Gravures détestables. Les artistes qui se mêlent de décorer ces sortes d'ouvrages ne devraient-ils pas avoir autant d'esprit et d'usage que les auteurs eux-mêmes!... je veux dire que ceux qui en ont comme celui-ci, qui paraît terriblement bien connaître et nos goûts et nos ca-

prices. Voyez, Durut. (Elle lui montre la planche d'une duchesse sollicitant à genoux les complaisances du héros.) Ici, par exemple, on a voulu représenter une de nous; ce n'est pas la posture ni l'intention que je blâme, nous sommes bien capables de tout cela, mais, comme ce béliâtre de dessinateur a pensé le grand habit! Cette femme n'a-t-elle pas plutôt l'air d'une reine de Saba que d'une dame du palais?... C'est à faire pitié! (Elle jette le livre au loin avec mépris.--En même temps le chevalier vient montrer sa jolie mine à travers la porte, qu'il entr'ouvre avec une feinte timidité.)

LE CHEVALIER, à Mme Durut.--On dit, ma tante, que vous me demandez?

LA DUCHESSE, avec étonnement.--Quoi! c'est là votre neveu?

MADAME DURUT.--Lui-même. (Souriant.) Peut-il entrer?

LA DUCHESSE.--Assurément. (Au chevalier, d'un ton amical.) Entrez, monsieur. (Le chevalier entre. Bas à Mme Durut.) On n'a pas une plus charmante figure.

MADAME DURUT, au chevalier.--Fais tes remerciements à madame, à qui je viens de parler de ta vocation pour le théâtre, et qui veut bien s'intéresser en ta faveur auprès du directeur d'une troupe dont elle est la première actrice. (La duchesse agréablement surprise du tour qu'a choisi Mme Durut, sourit, et lui serre la main en signe d'approbation.)

LE CHEVALIER, saluant la duchesse.--Ah! madame que de bonté!

LA DUCHESSE.--Je n'aurai pas grand mérite à seconder vos vues, monsieur. Je prétends, au contraire, me faire de ma négociation un droit à la reconnaissance de celui de qui votre adoption va dépendre. (_Elle attire à elle Mme Durut pour lui parler à l'oreille._) Mais c'est un ange que ce neveu-là! (_Le chevalier s'est écarté pour feindre la discrétion._)

MADAME DURUT, _bas_.--Je ne voulais pas vous en faire tout de suite un grand éloge.

LA DUCHESSE, _bas_.--J'étais bien devant mon jour, je l'avoue, quand je me défendais de le voir: je suis femme à raffoler de lui. (_Haut._) Monsieur Alfonse, ayez la complaisance de relever ce livre et de me le rapporter... (_Il obéit; pour recevoir le livre de ses mains, la duchesse a la coquetterie d'écarter si bien la toile dont sa baignoire est enveloppée, que rien n'empêche le chevalier d'y voir complètement cette belle en état de pure nature. Aussi ne manque-t-il pas de plonger un regard furtif sur tant d'appas. En même temps la duchesse fixe avec méditation sur lui des regards qui par degrés s'animent de tous les feux du désir: leurs yeux venant enfin à se rencontrer, ils rougissent l'un et l'autre. La duchesse continue:_) Vous me trouvez un peu curieuse? C'est que j'ai pour principe qu'on peut saisir à certain point, dans une physionomie, les indices du caractère; je cherchais donc à démêler dans le vôtre à quel emploi, pour la comédie, vous pouviez être plus propre. Il me semble que celui de jeune premier est le seul qui vous convienne.

MADAME DURUT, _au Chevalier_.--C'est celui qu'on nomme dans le monde les _Amoureux_. (_A la duchesse._) Il n'est pas au fait; il faut lui expliquer les choses. (_Au chevalier._) Te sens-tu des dispositions, là, franchement?

LE CHEVALIER, *_vivement_*.--Oh! oui, ma tante, d'infinies (*_baissant les yeux..._*) surtout s'il s'agit d'entrer dans une troupe où madame...

LA DUCHESSE, *_interrompant_*.--Je crois vous entendre. (*_A Mme Durut._*) Il n'est pas sans esprit.

MADAME DURUT, *_un peu bas_*.--Je m'en suis toujours doutée, et je suis sûre que, si vous aviez la bonté de lui communiquer un peu du vôtre, il ferait en peu de temps des progrès admirables.

LA DUCHESSE, *_moins bas_*.--Soyez assurée, ma chère Durut, qu'il n'y a rien que je ne suis capable de faire pour votre neveu... Il rougit!

Il est divin!

Cette rougeur, très vraie, provient de l'impression plus que douce que fait sur le très impressionnable jeune homme la fréquentation de ses yeux sur une infinité de charmes. On siffle pour Mme Durut.

MADAME DURUT, *_souriant_*.--Excusez-moi, mes enfants. (*_Elle sort._*)

LA DUCHESSE, *_à Mme Durut, comme pour la rappeler_*.--Eh bien! eh bien! (*_Au chevalier._*) Votre tante est la meilleure femme de l'univers, mais, entre nous, elle perd l'esprit. Y a-t-il du sens à s'en aller sans me laisser personne qui puisse m'aider à sortir du bain?

LE CHEVALIER.--Je croyais, Madame, que vous y étiez depuis bien peu de temps. Mais, quand il vous plaira d'en sortir,

j'aurai soin de vous procurer tout ce qui pourra vous être nécessaire.

LA DUCHESSE.--C'est parler raisonnablement. Mais votre tante est vraiment folle, comme je vous le disais: n'imaginerait-elle pas que j'allais me servir de vous-même!

LE CHEVALIER.--Permettez, madame, que je sois neutre dans cette occasion. Si, de peur de vous déplaire, je n'oserais vous contredire, il n'en est pas moins vrai que ma tante pensant à me procurer tant de bonheur, je ne puis aussi la blâmer.

LA DUCHESSE, _gaîment_.--Cela est clair, je suis condamnée.

LE CHEVALIER.--Il serait heureux pour moi que de vous-même vous voulussiez bien avoir tort.

LA DUCHESSE, _finement_.--Monsieur Alfonse, vous n'êtes pas tout à fait aussi neuf qu'on a voulu me le persuader... Eh bien, je souscris à votre arrêt, et vous allez être chargé seul de tous les petits soins d'usage. L'effet que j'espérais de ce bain est absolument manqué... Je ne sais... au lieu de me rafraîchir il m'a mise dans une agitation!... (_Elle se met debout dans sa baignoire._) Je n'y peux plus tenir! (_Faisant face au chevalier, elle expose ainsi dans tous leurs avantages ses plus attrayants appas. Alfonse, malgré son inexpérience, fait tout ce qui convient avec une adresse infinie. Ses larcins même ont une grâce qui donne de lui la plus favorable opinion. Les détails de cette toilette vont jusqu'à une espèce de pillage galant, pour lequel au surplus la duchesse, sûre de son triomphe, affecte de donner les plus engageantes facilités._)

Bref, la duchesse est... violée. La loi d'une guerre de siège est que le vainqueur ne fasse aucun quartier quand la place succombe à l'assaut; aussi notre adorable conquérant fait des siennes à toute outrance, darde sa rosée de vie sans le moindre ménagement. Le peu de part que semble prendre l'assiégée à la joie de ce triomphe ne veut pas dire qu'elle y soit tout à fait insensible. Elle a goûté, peut-être en dépit d'elle-même, le plus vif des plaisirs, mais à peine cet orage de bonheur a-t-il fini pour elle, qu'elle laisse échapper de désobligeantes expressions de repentir et de ressentiment. Nous n'en rapporterons que ce qui est indispensablement nécessaire à la solution de l'énigme.

--Monstre! dit-elle dans un délire de fureur, tu te crois heureux!

Eh bien! si je suis grosse de ta façon, vil petit bourgeois, tu m'auras assassinée, car je me brûlerai la cervelle!

Sans doute le lecteur ne s'attendait pas à ce dénouement, qui n'est pas du tout analogue à l'imbroglio de la scène! Il faut le mettre au fait. La Duchesse, par un de ces travers dont rien ne peut rendre compte, a conservé de son origine allemande et de l'éducation qu'elle a reçue, le préjugé de croire qu'une femme de haut rang se doit de ne mettre au monde que de vrais gentilshommes. En conséquence, mariée depuis trois ans, il lui est assez égal que les enfants qu'elle pourra donner à son époux soient de lui ou du plus fécond des aide-maris qu'elle favorise: le point essentiel est qu'aucun levain roturier ne puisse fermenter dans ses nobles entrailles; elle a donc fait et tenu jusqu'alors le serment de ne se livrer selon la nature qu'à des nobles. Or, elle est persuadée, dans cette occurrence, que le bel Alfonse est le neveu d'une femme dont la naissance est non seulement obscure, mais ab-

jecte. Elle a du caractère, nous l'avons dit en traçant son portrait, aussi, quelque charmante qu'ait été pour elle la naissance de sa tentation, elle est au désespoir d'avoir été entraînée. Elle avait tout autre projet: d'abord celui de satisfaire un désir curieux, la vue d'un corps qu'elle soupçonnait être admirable, lui promettait un grand plaisir. Pourquoi ne pas le goûter en entier? Pourquoi se priver, par un peu de fausse honte, de savoir si ce qui fait l'homme répondait chez Alfonse au reste de ses perfections? De là le caprice de proposer le bain, d'aider à déshabiller, d'exiger la chute du caleçon, etc... D'ailleurs, elle supposait Alfonse novice, docile, capable de s'arrêter où elle le lui prescrirait. Ensuite, la duchesse, par exemple, aime à la fureur, qu'une langue complaisante et vive l'électrise et lui fasse oublier son être. C'était à ce seul badinage qu'elle se proposait d'employer son beau protégé. Mais point du tout! Le voilà qui a pris le mors aux dents et le reste! Quel bonheur pour cette femme bizarre quand elle sera détrompée. Quelle bonne scène ridicule pour le Chevalier, qui sent tout l'embarras que se donne la duchesse, en sortant soudain de son rôle de femme de théâtre pour outrer la hauteur d'une femme de cour!

Oublions-les pendant quelques moments, et voyons un peu ce qui se passe ailleurs.

A BON CHAT BON RAT

A peine la duchesse est-elle au bain, que le comte (rencontré tout près de l'hospice par l'émissaire) est arrivé. C'est à cette occasion qu'on avait sifflé pour Mme Durut quand elle a si brusquement laissé seule la Duchesse et le neveu supposé.

Mme Durut introduit le comte dans le même pavillon où elle avait d'abord conduit le chevalier.

LE COMTE[87]. C'est qu'aussi la chère duchesse extravague; exiger de moi, dans ma position, des entrevues de jour, c'est manquer totalement de bon sens.

[87] Le comte: ce que cet homme a de plus remarquable est son extrême suffisance; il n'est d'ailleurs ni bien, ni mal; mais il était ci-devant à la cour, et d'une liste dans laquelle les femmes telles que la duchesse choisissent volontiers leurs amis de bou-
doir. (N.)

MADAME DURUT.--Vous savez que, la nuit, elle ne peut ni sortir, ni vous recevoir chez elle.

LE COMTE.--Jeter ensuite feu et flammes, parce que je ne suis pas à la minute au rendez-vous où elle n'a rien de mieux à faire que de se trouver même avant l'heure, c'est me tyranniser!

MADAME DURUT, ironiquement.--Je vous conseille de vous plaindre.

LE COMTE.--Où est-elle enfin?

MADAME DURUT.--Au bain.

LE COMTE.--Je vole auprès d'elle...

MADAME DURUT.--Non pas, s'il vous plaît (_On devine la véritable raison de Mme Durut. Voici celle qu'elle donne:_) L'objet du bain est de calmer le sang: or, nécessairement, l'explication que vous auriez ensemble agiterait cette belle dame. Vous aurez donc la complaisance d'attendre que j'aie pris ses ordres à votre sujet et rapporté sa réponse.

LE COMTE.--Vous avez raison, ma chère Durut; du caractère que nous lui connaissons, elle ne manquerait pas de faire une scène: il faut l'éviter. Mais je meurs de besoin! cloué, dès dix heures du matin, sur les bancs de ce maudit Manège, d'où je me suis échappé comme un voleur, sans attendre la fin de cette intéressante discussion... (_Quoique le comte n'ait dit tout cela qu'en vue de faire l'important, Mme Durut, sachant absolument très bien qu'il est absolument nul à l'Assemblée, et se plaisant à faire des épigrammes à sa manière, coupe cette tirade:_)

MADAME DURUT.--Que prendrez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE.--Une croûte grillée, avec un peu de vin d'Espagne.

MADAME DURUT.--On va vous servir à l'instant. (_Elle disparaît. Un moment après le déjeuner du comte est apporté par Célestine[88], une charmante fille qui passe pour être soeur de mère de Mme Durut._)

[88] Célestine: à peine 20 ans, grande et belle blonde au plus frais embonpoint, richement pourvue de toutes les rondeurs et potelures que peuvent désirer tous les genres d'amateurs. Célestine a de grands yeux bleus plus animés que ne le sont habituellement ceux de cette couleur, et qui semblent demander à tout le monde l'amoureux merci. Sa bouche riante, ses lèvres légèrement humides ont le mouvement habituel du baiser. Cette fille est, parmi les femmes, ce qu'est, parmi les fruits une belle poire de doyné, tendre et fondante. Célestine, désirée de tout le monde, aime tout le monde; aussi jamais cette bienfaisante créature ne put répondre non à quelque proposition qu'on ait eu le caprice de lui faire. Elle a de plus la gloire d'avoir remporté au concours la

place de première essayeuse. On rendra compte en temps et lieu des fonctions et prérogatives de cet important emploi. (N.)

LE COMTE, CÉLESTINE

LE COMTE, _allant au devant_.--Quoi! C'est vous-même, belle Célestine, qui prenez la peine...

CÉLESTINE.--Pourquoi pas, Monsieur le comte? On a toujours plaisir à servir quelqu'un d'aimable.

LE COMTE, _avec un mouvement modeste_.--Ah! ce joli compliment met le comble à vos attentions. (_Il la débarrasse du plateau._) Si vous vouliez, charmante Célestine, que ce déjeuner devînt délicieux pour moi, vous mouillerez ce verre de vos lèvres de rose, et, buvant après vous, je croirais recevoir un baiser.

CÉLESTINE.--Voilà qui est d'une galanterie bien quintessenciée! Pourquoi demander de ma part un baiser par ricochet, quand je puis vous en donner plutôt deux qu'un directement?...

LE COMTE, _la prenant avec transport_.--Est-on aimable? En vérité, Célestine, vous surpassez tout ce qui vient ici...

CÉLESTINE, _interrompant gaiement_.--Chut! chut! songez que nous avons quelque part certaine duchesse, et...

LE COMTE.--Bon! elle est au bain, si loin, si loin de nous!...

CÉLESTINE, _avec finesse_.--Mais si près, si près de votre coeur! (_Il ne laisse pas d'entraîner Célestine jusque vers un fauteuil où il se jette la tenant entre ses jambes._) Allons, Monsieur le Comte, de la bonne foi dans les traités; vous n'êtes point ici pour moi.

LE COMTE.--Laissons, mon coeur, ces subtilités de délicatesse. Il y aurait moyen de bien mieux employer les instants. (_Il chiffonne le fichu._) Si vous m'aimiez un peu...

CÉLESTINE, _défendant faiblement sa gorge_.--Nous ne nous connaissons point, pourquoi vous aimerais-je?... Vous êtes joli cavalier, pourquoi ne vous aimerais-je pas?

LE COMTE, _s'animant_.--Elle est divine! Il y a un siècle, belle enfant, que tu me trottes en cervelle; mais tu as précisément une de ces sorcières de mines qu'il faut chasser de son imagination comme la peste, si l'on ne veut pas s'enfiévrer.

CÉLESTINE.--Pourquoi, s'il vous plaît, me chasser si fort! Sachez que j'aime beaucoup, moi, qu'on se passionne un peu pour mon petit mérite... Mais voyez donc comme il m'accommode! (_Les tétons sont au pillage._)

.....

(_On supprime ici d'inutiles lambeaux de dialogue._)

CÉLESTINE[89] _acceptant l'assignat après quelques façons_.--Ne croyez pas cependant que je veuille employer ce chiffon à réparer une sottise. On dit qu'avant peu ce beau papier de votre fabrique ne sera plus bon qu'à cet usage, mais en attendant, je vais bel et bien le convertir en écus.

[89] Le Comte donne à Célestine un assignat de 300 livres.

LE COMTE.--Tu me bats avec mes armes, friponne! Cela n'est pas généreux...

Pour l'apaiser Célestine, se jetant à son cou, lui donne un de ces baisers qu'elle a le talent de rendre si doux, et échappe à l'in-

stant. Il est bon d'avertir le lecteur que cette si complaisante Célestine avait été députée au comte par Mme Durut, afin qu'il fût occupé tout le temps qu'il faudrait à la duchesse pour s'arranger avec le charmant Alfonse. On voit que Célestine ne pouvait s'acquitter mieux de son agréable commission. Le Comte se purifie, aidé, comme l'a été le Chevalier, par la jolie négrillonne. Ensuite, il déjeune, et attend, en lisant quelques feuilles du jour, qu'on vienne enfin lui donner des nouvelles de la Duchesse.

VIVE LE VIN! VIVE L'AMOUR!

LE COMTE, _au Chevalier, se levant brusquement_.--Je connais trop la façon de penser de Mme la Duchesse pour pouvoir douter que vous soyez un homme comme il faut; ainsi, monsieur, nous n'aurons probablement ensemble qu'une explication très décente sur le hasard qui vous fait recueillir le fruit d'un rendez-vous donné pour moi. Cependant, si par malheur je me trouvais encore plus lésé que je ne suppose l'être...

LE CHEVALIER, _avec fierté_.--Qu'en serait-il, monsieur?

LE COMTE, _fièrement à son tour_.--C'est ce que je vous ferai savoir, monsieur.

LE CHEVALIER, _se soulevant_.--Je n'aime pas à différer ces sortes d'éclaircissements... (_Il s'échappe du lit et suit nu le comte, qui vient de passer dans la salle de bain, où sont aussi les habits du Chevalier._)

MADAME DURUT, _leur courant après_.--Holà! mes beaux champions! ce lieu n'est pas du tout celui des scènes tragiques.

LA DUCHESSE, _accourant aussi, à Mme Durut_.--Arrêtez-les! ma bonne. Si j'ai quelque empire sur vous, messieurs...

En même temps, Mme Durut a fermé la pièce à clef. Le Chevalier s'habille en grande hâte. Mme Durut sert la Duchesse, qui en fait autant, marquant par des mouvements presque convulsifs qu'elle éprouve quelque chose de bien pénible...

LE COMTE.--Quel est ce jeune homme, madame Durut?

LA DUCHESSE, _vivement_.--Son neveu[90].

[90] Ce mensonge a pour but à la fois et de vexer le Comte et de prévenir une affaire d'honneur. (N.)

LE COMTE, _feignant de se calmer, et d'un ton ironique_.--Digne choix, en vérité! Je n'ai plus rien à dire. (_A Mme Durut._) Ouvrez-moi.

LE CHEVALIER.--On vous trompe, monsieur. Dans un moment je retourne à Paris; si vous n'avez rien de mieux à faire que de m'y suivre, nous pourrons causer en chemin et déterminer à quel point chacun de nous offense son rival.

LE COMTE.--Je suis à vos ordres.

MADAME DURUT.--Cela vous plaît à dire: vous êtes tous deux aux miens. Mais voyez donc un peu ces mutins! Sachez, mes beaux messieurs, que, toute taquinerie cessante, vous ne sortirez pas d'ici que je le veuille bien. Oh! vous êtes, en dépit de vos bouillants courages, tout à fait en mon pouvoir.

La Duchesse ne sort des mains de Mme Durut que pour aller tomber pesamment dans une bergère, où elle joue assez bien la défaillante.

LA DUCHESSE, _avec les mines convenables_.--Je me sens mal... Durut, de l'eau de Cologne... des sels... de l'éther... Je n'en

puis plus... J'étouffe... je me meurs... (_Elle est pour lors immobile, dans l'attitude la plus théâtrale, l'oeil fermé, mais sans que les roses des joues et des lèvres aient pâli de la moindre nuance._)

LE CHEVALIER, _aux pieds de la Duchesse_.--Oh! ciel! quel malheur!

MADAME DURUT, _assez calme et donnant du secours_.--Là! là! ne vous désespérez pas, cela n'aura pas de suites...

En effet, à peine a-t-on mis des sels d'Angleterre sous le nez de la Duchesse, qu'un long soupir annonce la clôture de son évanouissement.

MADAME DURUT, _au Comte_.--Voilà pourtant, vilain homme, la belle besogne que vous êtes venu faire ici! Que je déteste ces vaniteux! Tout irait si bien, si l'on voulait ne mettre que de la folie à ce qui est uniquement affaire de plaisir.

LE COMTE.--Vous verrez que c'est moi qui ai tort!

MADAME DURUT.--Assurément, et en tout point. Vous vous êtes conduit en homme qui n'a pas le sens commun. Vous arrivez trop tard; premier tort, d'autant plus inexcusable, qu'il est absolument volontaire; vous vous montrez ici avec l'assurance et la brusquerie dont on blâmerait même un mari: second tort; vous nous rompez tous en visière; plus grand tort qui vous donne en même temps beaucoup de ridicule; la preuve en est à ce qu'il vous a été forcé de voir et d'endurer. Répondez à tout cela. Eh! morbleu! puisque, vous aviez assez joliment passé votre temps là-bas, que n'y restiez-vous? Célestine aurait bien eu la complaisance de vous y tenir plus longtemps compagnie.

LA DUCHESSE, *_avec intérêt_*.--Célestine!... Ils ont été ensemble?

MADAME DURUT.--Assurément et de la meilleure intelligence encore.

LES MÊMES, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, *_en dehors et frappant_*.--J'entends qu'on parle de moi, veut-on bien m'ouvrir?

Mme Durut ouvre et lui conte rapidement la querelle de ces messieurs.

CÉLESTINE, *_gaîment_*.--Fort bien! (*_Au Comte._*) Voilà donc, petit perfide, comme je puis me fier à vos belles protestations! (*_Avec une menace badine._*) Si j'étais babillarde, comme vous seriez grondé! Allons, la paix, mes bons amis. (*_Au Comte en lui montrant le chevalier._*) Voyez donc comme il est joli! Vous auriez la barbarie de l'embrocher en face?

Les esprits sont déjà considérablement apaisés, la Duchesse et Mme Durut souriant à l'épigrammatique plaisanterie de Célestine.

LA DUCHESSE, *_au Comte d'un ton piqué_*.--Il paraît, monsieur, que nous ne sommes pas en reste l'un avec l'autre... (*_D'un ton moins sec._*) Que tout ceci finisse donc convenablement. (*_Elle lui tend la main._*) Je vous pardonne l'aimable Célestine; faites-vous de même une bonne raison au sujet du charmant Chevalier... Touchez là.

LE COMTE, *_obéissant_*.--Vous avez tant d'ascendant sur moi... qu'il faut bien en passer par ce que vous voulez. Allons,

madame, qu'il n'en soit plus parlé.

CÉLESTINE, *_avec espièglerie_*.--Oui dà! Cela est fort aisé à dire. Je ne prends pas, moi, la chose aussi indifféremment. J'avais fait une conquête; on m'avait juré les plus belles choses du monde; il faut que mon compte se trouve à tout ceci. Je déclare donc que je m'empare de monsieur (*_du Chevalier_*)... sauf à le restituer à qui il appartiendra lorsque je croirai m'être suffisamment vengée.

MADAME DURUT.--La matoise! tout en riant, elle le fera comme elle le dit, ou le diable m'emporte! Oh! je la connais! Mais pensons enfin au solide; il faut dîner; qu'en pensez-vous, mes enfants?

LA DUCHESSE.--Je meurs d'appétit.

MADAME DURUT.--Eh bien! allons. Nos jeunes braves videront leur querelle à table, et se battront à l'aise le verre à la main. (*_Elle prend au Comte une main; à Alphonse: _*) La vôtre? approchez. (*_Le Chevalier approche. Elle réunit leurs mains._*) La paix, au nom du plaisir!

LE COMTE.--De tout mon coeur. (*_Ils s'embrassent._*)

MADAME DURUT.--Je ne demande pas à madame la Duchesse si elle trouve bon que nous ne nous séparions pas. Si sa conversion est sincère...

LA DUCHESSE, *_interrompant_*.--Très sincère, je te jure, ma chère Durut. Il faut que Célestine et toi soyez des nôtres; je l'aurais exigé si tu ne m'avais pas prévenue...

MADAME DURUT.--C'est parler, cela. Allons, je commence à espérer qu'enfin on pourra faire quelque chose de vous. (_Mme Durut s'en va._)

Peu d'instant après, un des jockeys, qu'on connaît déjà, vient annoncer qu'on a servi et conduit les convives à une pièce délicieuse. Elle représente un bosquet dont le feuillage, peint de main de maître, se recourbe en coupole jusque vers une ouverture ménagée en haut et d'où vient le jour, à travers une toile légèrement azurée qui complète l'illusion. On voit, sur le fond transparent, les extrémités des feuilles et quelques jets élancés se découper avec une vérité frappante. Tout autour de la pièce, aux troncs des arbres régulièrement espacés, on voit attachée une draperie blanche bordée de crépines d'or, qui est censée cacher tous les intervalles au-dessous du feuillage. Le bas est une balustrade du meilleur style, peinte en marbre blanc et qui paraît se détacher. Le tapis est un gazon factice parfaitement imité. A peine s'est-on réuni dans cet agréable lieu qu'il y survient le dîner le plus sensuel.

Le Duchesse, le Comte, le Chevalier, Célestine et Mme Durut sont à table et mangent.

MADAME DURUT.--Vous ne paraissez pas penser à me remercier, cependant vous avez l'étenne de cette jolie salle, qui n'est achevée que depuis quelques jours, et où je n'ai permis à qui ce soit d'entrer tandis qu'on y travaillait.

LE CHEVALIER.--On ne pouvait penser rien de plus agréable, et l'exécution en est parfaite.

LE COMTE.--L'architecte a un peu écouté aux portes. Je connais la pareille salle, je dis absolument pareille, chez le mar-

quis de[91]...

[91] Le Comte a raison. Cette salle existe en original chez une dame fort célèbre, que les deux sexes déchirent également, les femmes, par hypocrisie, car elles ont son amour et lui prodiguent le leur, les hommes par un sot amour-propre, car près d'elle ils sont rarement heureux. Mais qui peut juger sans passion cette Sapho moderne ne peut s'empêcher de l'admirer et de l'aimer, et s'étonne de lui voir concilier de la manière la plus naturelle les goûts et les habitudes de la femme à la fois la plus légère et la plus frivole et la plus essentielle, la plus capricieuse en fait de plaisir, et la plus invariable en fait de sentiments. (N.)

MADAME DURUT, *_interrompant_*.--Je connais, je connais! assurément vous pouvez connaître. Une chose n'a-t-elle donc de prix qu'autant qu'elle soit unique? A boire! je passe ma vie à entendre d'insoutenables gens comparer, épiloguer, au lieu de jouir...

CÉLESTINE, *_interrompant_*.--Et ma bouillante soeur se fâcher au lieu de manger! cela ne revient-il pas au même?

LA DUCHESSE.--Célestine a raison, et je suis enchantée, Durut, qu'elle vous ait prise sur le fait. Savez-vous que vous devenez d'une humeur...

MADAME DURUT, *_avec surprise_*.--Et vous aussi? A votre tour, messieurs, grondez-moi. J'ai donc de l'humeur? Eh bien! il faut la noyer dans le bourgogne. (*_Elle s'en fait donner une bouteille et se verse une rasade._*) A vos santés...

LE COMTE.--. J'aime mieux cela que de la morale.

On boit à la ronde. Ils mangent tous du meilleur appétit et boivent à proportion. Avec le second service on a apporté des vins délicieux. Les entremets sont ingrédiétés de manière à ne pas permettre que de tels convives conservent longtemps leur sang-froid et demeurent à table sans s'agacer. Quoique le Chevalier ait fait passablement des siennes, il se sent déjà des velléités pour cette friponne de Célestine, dont il est voisin, et qui joue avec lui de la prune, à faire sauter le bouchon. La vue de plus de la moitié de ses merveilleux tétons (_qu'elle découvre sous prétexte d'y pourchasser un peu de pain qui la blesse_) achève de mettre en rut l'inflammable joveau. Cependant il s'observe assez bien pour ne pas se mettre dans le cas d'offenser la Duchesse, qui le guette du coin de l'oeil. De son côté le Comte croit de son honneur qu'avant qu'on se quitte, la Duchesse ait fait aussi quelque chose pour lui. Durut, qui ne perd rien de tout ce manège, rit sous cape, et déjà se doute de ce qui va suivre. Au dessert, les gens renvoyés, la conversation s'anime par degrés et devient des plus polissonnes. En voici un léger échantillon:

MADAME DURUT.--A propos, madame la Duchesse, il y a longtemps que vous n'êtes venue par ici avec ce grand lévrier... cet étranger si blond, si pomponné!...

LA DUCHESSE.--Elle me divertit avec son lévrier, c'est justement un Danois... l'Opéra me l'a enlevé...

CÉLESTINE.--L'Opéra ne vous a pas enlevé grand chose. Cet homme est bien le plus glacial bande-à-l'aise! (_Gaîment._) Nous sommes tous garçons ici?

LA DUCHESSE, _souriant_.--Il a donc l'avantage de vous connaître?

CÉLESTINE.--Oh! ne m'en parlez pas. J'eus un jour, je ne sais par quel caprice d'avoir quelqu'un d'encore plus blond que moi, le malheur de m'aventurer avec ce beau monsieur; cela fut d'un nul!... Il est vrai qu'il resta sur le champ de bataille un diamant, mais vivent les gens qui savent les faire gagner!

LA DUCHESSE, _sentant une atteinte_.--Comte, j'ai des cors, je vous en avertis. (_Elle sourit._)

MADAME DURUT.--Oh! je le reconnais au langage des pieds. Chez moi, certain soir qu'il s'agissait d'enivrer un provincial et de lui souffler sa jolie femme, ne voilà-t-il pas mon maladroit qui, à table, en face du couple, se trompe et croyant faire une gentille à madame, nous appuie amoureusement un pied sur l'orteil gouteux du mari. Celui-ci de jeter le cri de quelqu'un qu'on mettrait à la broche et de retirer les jambes si promptement, si fort et si haut qu'il soulève la table et renverse tout ce qui la couvrait. Figurez-vous le bacchanal, le tracas, la consternation d'une femme peu faite, alors, à de pareils événements!... Il est vrai que, depuis, nous en avons fait une rude lame... Comte, vous pouvez certifier ce que je dis.

LE COMTE, _froidement_.--Qu'en faites-vous?

MADAME DURUT.--C'est du véreux maintenant. Elle vient encore dans ma maison de Paris, pour les moines.

LA DUCHESSE.--Fi!

LE COMTE.--Quant à moi, je l'ai totalement perdue de vue, il y a bien six mois, depuis qu'elle m'a débauché mon valet de chambre.

CÉLESTINE.--Ce fut surtout pour vous un grand crèvecoeur que de perdre ainsi deux maîtresses à la fois?

MADAME DURUT.--Pourquoi pas trois? car la dame ne se faisait pas beaucoup prier pour faire le thème en deux façons.

LE COMTE.--De la méchanceté! Il est assez plaisant qu'on gronde ici des sortes de caprices, tandis qu'on veut bien les laisser en paix dans la société. Vous voilà trois femmes: laquelle de vous osera jurer de n'avoir jamais varié la manière de faire des heureux?

CÉLESTINE.--Monsieur le comte voudrait nous confesser apparemment! Quant à moi, je ne suis pas pressée de m'accuser de péchés dont il est très possible que je n'aie aucun repentir.

.....

Un excellent café, suivi des liqueurs les plus fines, termine ce voluptueux dîner.

Le Comte très pressé (_ou qui feint de l'être_) d'assister à l'auguste pétaudière, part tout de suite dans son rapide cabriolet. La Duchesse reste. L'adroite et complaisante Célestine prête son ministère pour la mettre en état de paraître au spectacle. Le Chevalier dont on a renvoyé les chevaux, et qui n'a rien de mieux à faire que de se reposer, suit aux Italiens son équivoque conquête, qui l'enlève dans un vis-à-vis d'une élégance achevée, attelé de deux anglais sans prix pour la vitesse et la beauté.

L'OEIL DU MAITRE

MADAME DURUT, CÉLESTINE

Elles sont dans le logement de la première et sont occupées de compter. Chacune a sous les yeux un livre de dépense, dont elle vérifie les articles.

MADAME DURUT.--J'ai fait.

CÉLESTINE.--Et moi aussi, bien juste en même temps que toi.

MADAME DURUT.--A combien, d'après ton addition, se monte la dépense du mois?

CÉLESTINE.--A neuf mille six cent quatre-vingt-quatre livres douze sols.

MADAME DURUT.--Barême ne serait pas plus correct que nous; j'ai le même total à six deniers près.

CÉLESTINE.--Tu as raison; six deniers: je les oubliais à cette colonne.

MADAME DURUT.--La recette?

CÉLESTINE.--Dix mille huit cent quatre-vingt-seize livres huit sols... sans deniers pour le coup.

MADAME DURUT.--On ne peut mieux. Eh bien! Célestine, quel est le métier, le commerce soi-disant honnête qui produirait par mois, à raison de nos fonds, un bénéfice net de douze cent douze livres cinq sols six deniers, tous frais et bien des petites

fantaisies satisfaites, dont le prix se trouve englobé dans la masse des dépenses?

CÉLESTINE.--L'observation est juste. Encore ce mois-ci n'a-t-il pas beaucoup donné.

MADAME DURUT.--Sans compter que j'ai réduit de près de mille écus les mémoires des bâtiments depuis l'approbation des comptes.

CÉLESTINE.--Tout doux, s'il vous plaît, ma chère soeur; j'ai réduit est bientôt dit! Oubliez-vous, que ce rabais, c'est à moi qu'on en a l'obligation, puisque j'ai fait ce qu'il fallait pour que M. du Bossage y souscrivît?

MADAME DURUT.--Tu cries, Mademoiselle, avant qu'on écorche! Tiens, regarde, lis: «Trois cents livres de gratification à Mlle Célestine pour le dixième d'une épargne de trois mille livres qu'elle a procurée à l'établissement». Et cela sans préjudice de ta part d'associée.

CÉLESTINE.--C'est parler, cela, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à me faire trop valoir, que ce petit pince-sans-rire d'artiste s'est donné les airs de me le mettre[92] sept fois pendant la nuit qui fut le pot-au-vin de votre arrangement.

[92] Entre soeurs on ne se gêne pas. (N.)

MADAME DURUT.--Sept fois! mon coeur; oh! sur ce pied, ce sera moi, ne t'en déplaie, qui lui compterai, le 30, les mille livres qu'il doit recevoir. Je ne me prévaudrai nullement des dix jours de grâce, et j'espère bien qu'en faveur de mon exactitude à payer, il daignera me faire tâter de son savoir-faire.

CÉLESTINE.--Rien de plus assuré, car il m'a dit plus de trois fois, à travers les beaux transports qu'il me témoignait, que tu devais être une excellente jouissance...

MADAME DURUT, _interrompant_.--Je m'en pique...

CÉLESTINE _interrompant_.--Mais que tu lui en imposais.

MADAME DURUT.--Le pauvre garçon! Il est bien trop bon d'avoir peur de moi! Qu'il vienne! je lui ferai connaître qu'on m'apprivoise assez facilement, et que les gens qui parlent par sept, ont le plus grand droit de tout oser avec leur très humble servante. Mais poursuivons notre besogne: combien d'abonnements reste-t-il encore à faire payer?

CÉLESTINE.--D'abord... celui du commandeur de Palaigu.

MADAME DURUT.--Qui? ce grand _jeudi_[93] qu'on dit malade d'un satyriasis incurable? Après? (_On reprend le travail._)

[93] Chez les Aphrodites on nomme _jeudis_ ces messieurs qui, tout au moins partagés entre l'oeillet et la boutonnière, avaient pour jour de solennité le jeudi, en l'honneur de Jupiter, le Villette de l'Olympe comme tout le monde sait. Les femmes qui avaient la complaisance de se prêter au goût de messieurs les jeudis sont connues sous le nom de _Jannettes_ (de Janus), à cause de leur double manière de faire des heureux. Les amateurs de ces sortes de femmes se nommaient, en conséquence _Janicoles_. Les _Andrins_, en petit nombre, étaient ceux qui, ne faisant cas d'aucun charme féminin, ne fêtaient que des Ganymèdes.

CÉLESTINE.--Ici viennent quelques articles véreux. Plusieurs aristocrates émigrants avaient écrit pour que leur abonnement continuât, ils en doivent le montant, et ils sont notés pour leur

part des dépenses casuelles. Sans doute ils se flattaient de n'être pas aussi longtemps atteints, mais n'ayant point assisté, peut-être refuseront-ils d'entrer en compte?

MADAME DURUT.--Fi donc! Quel horrible soupçon! Ils paieront, Célestine. C'est de l'or en barre. Oh! s'il s'agissait de quelque dette d'un autre genre, comme pour habits, voitures, fournitures de domestiques, il y aurait peut-être à batailler pour le paiement; mais quand il est question pour ces messieurs de demeurer Aphrodites, de n'être pas rayés avec ignominie de la plus heureuse liste, crois qu'ils y regarderont de plus près[94].

[94] Un statut de la dernière rigueur supprimait les mauvais payeurs. Les délais étaient très courts.

CÉLESTINE.--Peut-être?

MADAME DURUT.--Je te dis que leur dette envers l'établissement est sacrée, et qu'ils sont bien trop avisés pour manquer d'y faire honneur.

CÉLESTINE.--Soit. J'admire, en effet, comment, tandis que tout le monde a l'air de mourir de faim, nous voyons venir ici nos habitués les poches pleines.

MADAME DURUT.--Tu serais bien plus surprise encore de voir les joueurs, quand nous aurons une partie, ils regorgent d'or. Ce n'est pas que les espèces manquent, mais on n'ose en laisser voir, et plus on se refuse, par hypocrisie, pour de vrais besoins, ou pour un luxe extérieur que maintenant il est dangereux d'afficher, plus, en revanche, on est en état de faire des sacrifices pour de secrets plaisirs. Après?

CÉLESTINE.--Rien de plus en souffrance, quant aux abonnements; mais voici quelques non-valeurs d'un autre genre: «Prêté à Mme de Braiseval, quinze louis». Elle devait les rembourser au bout de huit jours, le mois est près de finir.

MADAME DURUT.--Passons: le lendemain du prêt, je me suis fait rendre ces quinze louis par un vieil oncle de Mme de Braiseval, assez sot pour être amoureux, gratis, de sa banale nièce. Si le pauvre diable savait à quel usage elle avait employé cet argent, il se repentirait bien, ma foi, d'en avoir fait le sacrifice. C'était pour récompenser le solide service d'un sauteur de chez Nicollet, qu'elle venait de distinguer, mais non pas comme Mlle Célestine distingue le commandeur.

CÉLESTINE.--Si l'on jette des pierres dans mon jardin, gare la revanche! Au fait: quand Mme de Braiseval parlera de payer, il faudra lui donner quittance?

MADAME DURUT.--Etourdie! que dis-tu? Il faudra recevoir[95].

[95] Elle est un peu friponne, cette Mme Durut. (N.)

CÉLESTINE.--Et si l'oncle a par hasard avec elle un éclaircissement!

MADAME DURUT.--Il l'aura probablement. Où sont les hommes assez généreux pour obliger incognito? Mais, pour lors, tu n'auras pas su, j'aurai négligé d'enregistrer cette recette et ne t'aurai prévenue de rien. Tu me renverras la dame, que je menacerai auprès de mon mari, de quelques confidences de ma part qui n'iraient à rien moins qu'à la faire coffrer pour le reste de sa

vie. (_Avec un air de mystère._) N'ai-je pas fourni à cette Messaline jusqu'à trois cents suisses en un jour!

CÉLESTINE, _soupirant_.--Grand bien lui fasse! Avance à la vicomtesse de Chatouilly, neuf cent soixante livres en différents articles.»

MADAME DURUT.--Cela sera bien payé. En attendant, cet argent n'est pas sorti de la maison. Il s'est répandu en petits salaires sur toute la marmaille mâle et femelle que je puis enrôler, Mme la Vicomtesse a le talent d'occuper ici cette espèce pendant des matinées entières à se faire dorlotter, manioter, tripoter, baisoter, suçoter, peloter à six francs par heure pour chaque individu.

CÉLESTINE.--Voilà, par exemple, une bizarre fantaisie!

MADAME DURUT.--D'autant plus bizarre que si, par malheur, quelqu'un de ces petits êtres avait l'ombre d'un poil follet où tu sais, la dame furieuse le mettrait brutalement à la porte et me laverait la tête d'importance. Mais est-on bien ras, bien scrupuleusement imberbe, ce sont de sa part des transports! un délire! Après cela, c'est son tour de fêter tous ces petits engins, toutes ces petites moniches. C'est à mourir de rire, en vérité.

CÉLESTINE.--Et c'est là tout ce qu'elle fait?

MADAME DURUT.--Le plus souvent, il faut bien qu'elle s'y borne; quelquefois pourtant un marmot précoce se trouve de douze à treize ans, bon à quelque chose.

NOTE DU CENSEUR

MAITRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUITÉS DE C...

On ne sait souvent où une langue va puiser ses richesses. J'ai vu des Français se creuser la tête pour trouver l'origine du mot *gamahucher*, et dire ensuite qu'il était de pure fantaisie.--Point du tout, messieurs; il existe au fond de l'Egypte une secte de bonnes gens qui rendent un culte à l'ami de Priape. Je ne cite ni l'ouvrage où j'ai trouvé ce renseignement important, ni l'auteur trop grave et trop national pour ne pas se courroucer s'il se voyait nommer dans des écrits bouffons qui décèlent évidemment la futilité d'un esprit aristocratique. Je prie donc le lecteur de m'en croire sur ma parole, comme j'ai cru le voyageur sur la sienne... Or, il me semble que le mot *_Quadmousié_*, apporté d'Egypte en France, peut fort bien s'être altéré pendant la traversée. L'essentiel est que le culte lui-même se soit exactement transmis et sans doute perfectionné parmi nous. Quant à la racine de l'expression, elle peut bien être adoptée sans difficulté par une nation qui de Rawensberg[96] a fait Ratisbonne; Liège, de Luik; La Haye, de S'Gravenhaag, etc., et qui, d'après ses conventions alphabétiques, nomme Shakespear le génie que nos voisins, d'après les leurs, nomment Chekspir. Il convient, dis-je que cette nation reconnaisse cette savante étymologie. Je réclame de plus contre l'innovation de l'ignare abbé Suçonnet[97], qui ne fait dériver son terme que du grec, tandis que les Grecs auxquels il fait l'honneur de l'invention même, pourraient fort bien n'avoir fait qu'emprunter des Orientaux une pratique qui ne pouvait, au surplus, être connue nulle part sans y être adoptée et maintenue avec ferveur.

[96] Nerciat se trompe: c'est de Regensburg que l'on a fait en français Ratisbonne.

[97] L'abbé Suçonnet, dont Célestine parle ailleurs, remplace *_gamahuchage_* par *_glottinade_*. «M. Suçonnet, qui est doc-

teur, prétend que rien n'est plus significatif, et qu'il convient absolument d'emprunter du grec le nom d'une volupté dont les Grecs nous ont transmis l'usage».

POST-FACE DES ÉDITEURS

Dès la fin de 1791, les Aphrodites de Paris et de la province se préparaient à se dissoudre. Quantité d'individus des deux sexes s'étaient d'avance expatriés. De ce nombre le prince Edmond, que des circonstances infiniment heureuses avaient rappelé dans son pays, et la nouvelle grande-maîtresse Eulalie, qui, par des circonstances inutiles à déduire se trouvait dans le cas d'accepter enfin, sans manquer à la délicatesse, le riche legs que le malheureux comte de Scheimpfreich lui avait destiné; cette dame, disons-nous, et le prince s'étaient passionnément occupés de préparer à ceux des Aphrodites qui étaient dignes de survivre à la fraternité de Paris, un asile en pays étranger et les moyens de placer avec avantage ce que l'Ordre conserverait encore de richesses, après que tous les confrères (soit volontairement dégagés, soit congédiés) seraient remboursés. Les comptes scrupuleusement ajourés par des frères financiers d'une probité à toute épreuve, l'Ordre survivant se trouva riche encore de 4.558.923 livres que des frères banquiers trouvèrent moyen de faire sortir adroitement du royaume. L'industriel M. du Bossage s'était chargé, de plus loin, de dénaturer en fait de constructions tout ce qui caractérisait l'Ordre et ses divers objets, de même que de faire parvenir à sa nouvelle destination tous les détails transportables de décoration et d'ornement. Comme presque rien n'était réel, que les machines, surtout difficiles à renouveler en pays étranger, l'entreprise du transport était moins difficile que minutieuse; son utilité infinie l'emportait d'ailleurs sur toute espèce de

considération. Mme Durut, Célestine, Fringante et quelques camillions des deux sexes suivirent à la file les fréquents envois, où Ribaudin signala dans la conduite secrète de cette partie de l'opération, son excellente tête, sa présence d'esprit, sa vigueur de caractère, et justifia parfaitement l'honneur imprévu qu'on lui avait fait en se rangeant unanimement sous sa loi. Quand tout l'ordre fut écoulé, corps et biens, sa feue Révérence sortit la dernière; elle porte aujourd'hui le nom de Martinfort, et continue à prouver qu'on peut être de très nouvelle noblesse, avoir porté par système un uniforme odieux, avoir même précédemment été moine, sans être, comme certains dédaigneux le pensent, un homme vil, parce que l'on n'aurait pas été fait pour monter dans les carrosses du Roi.

La journée funeste du 10 août 1792 suivit de bien près le départ de l'héroïque Martinfort. Plusieurs Aphrodites réformés périrent dans cette bagarre; un plus grand nombre d'eux encore, dont même quelques dames, subirent les horreurs du 3 septembre suivant; mais, par bonheur, nul frère, nulle soeur de ceux et celles que nos cahiers ont fait connaître, ne furent du nombre des victimes. En général, aucun de nos acteurs n'a mal tourné, sinon le pauvre Trottignac, son mauvais ton, quelques propos indiscrets en faveur de cette liberté qui promet tant aux gens sans élévation d'âme et sans fortune, ayant déplu, sur les bords du Rhin, à quelques fougueux émigrés, curieux d'ailleurs du sort d'un pied plat, étalon de quatre jolies femmes, ces messieurs, disons-nous, se persuadèrent que l'écuyer Trottignac était un _pro-pagant_. En conséquence ils le jetèrent, pour le laver, dans le fleuve: il s'y noya: On les blâma fort. Tant de zèle était diamétralement au rebours des vues d'union et d'humanité qu'avaient les chefs de l'émigration, et dont ils n'ont cessé de recommander

l'observation à leurs nobles cohortes. Mais il y avait bien d'autres abus, on n'y remédiait point, et Trottignac, à bon compte, était _ad patres_ pour la plus grande gloire de la contre-révolution.

Les Aphrodites rénovés ont maintenant, dans un pays que nous ne pouvons nommer, un asile délicieux, des statuts épurés et des sujets d'élite. On nous a flatté d'une prochaine concession de matériaux pour la suite de notre histoire, ou plutôt pour une histoire tout à fait nouvelle. Nous comptons d'autant plus sur la solidité de cet engagement, que M. Visard, notre ami particulier, conserve, en partage avec un homme de lettres du pays, aussi de nos amis, son précieux emploi d'historiographe.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1 Essai bibliographique 37

LE DOCTORAT IMPROMPTU 57 MONROSE OU LE LIBERTIN PAR FATALITÉ 105 MON NOVICIAT OU LES JOIES DE LOLOTTE 135 LE DIABLE AU CORPS 151

Réveil 155 L'abbé Boujaron 172 Le domestique coiffeur 176 Une fête projetée 183 Les invités à la fête libertine 188

LES APHRODITES 203

C'est toi! c'est moi! 208 Tant pis tant mieux 212 Vive le vin! vive l'amour! 225 L'oeil du maître 233 Note du censeur 238

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

EXTRAIT DU CATALOGUE

POÉSIES COMPLÈTES DE BRANTOME

RECUEIL D'AULCUNES RYMES DE MES JEUNES AMOURS

Première édition intégrale augmentée des autres poésies de l'auteur. Publiée avec préface, dépouillement du manuscrit, notes, variantes et glossaire, par Louis PERCEAU.--Un vol. in-8° carré de 307 pages... 25 fr.

Il a été tiré quelques exemplaires sur Arches au prix de... 75 fr. l'exemplaire.

Les poésies de Brantôme sont en partie inédites. Elles le sont même en très grande partie, pourrait-on dire, puisque l'édition fort défectueuse qui en fut faite en 1881 est aujourd'hui très rare. Elle était d'ailleurs incomplète, un sentiment exagéré de pruderie ayant incité l'éditeur à passer sous silence les pièces écrites avec cette liberté d'expression qui a rendu célèbre le «conteur» des _Dames Galantes_. Toutes les jeunes amours de Brantôme défilent dans ces vers galants adressés à ces «belles et honnestes dames» de l'escadron volant de Catherine de Médicis, dont les faits et gestes alimentaient la chronique scandaleuse du temps. Des notes, en grande partie tirées du _Recueil des Dames_ et d'autres mémoires de l'époque, ajoutent un commentaire piquant à ces _Rymes_ amoureuses et galantes. Ajoutons que M. Louis Perceau a établi le texte des poésies avec un soin particulier, et qu'il s'est livré à un dépouillement complet du manuscrit de Brantôme, fait précieux pour l'histoire littéraire. Le _Recueil d'aulcunes Rymes_ est un ouvrage parfait qui séduira à la fois les érudits, les bibliophiles et les curieux de notre histoire poétique et galante.

L'HISTOIRE GALANTE DU XVIII^e SIÈCLE

par Jean HERVEZ

Dans les quatre volumes de _L'Histoire Galante du XVIIIe siècle_, Jean Hervez a voulu établir, avec la sincérité de l'interviewer, la «manière» dont aima le XVIIIe siècle qui, on peut le dire, fut essentiellement amoureux de l'amour. C'est aux chroniqueurs légers, aux conteurs malins, aux chansonniers alertes, voire même aux folliculaires ou pamphlétaires indiscrets, qu'il a demandé les secrets du coeur, les secrets d'alcôve--c'est un peu la même chose en un monde passionné--des Souverains et de leurs favorites, des abbés et des grandes dames, des grands seigneurs et des vendeuses d'amour.

L'illustration, toute documentaire, est empruntée aux maîtres du pinceau de l'époque, les Fragonard, les Boucher, etc.

Chacun des quatre volumes de _L'Histoire Galante_ forme un tout complet et se vend séparément. Chaque volume du format in-12 carré, orné de quatre belles illustrations hors-texte, est présenté sous une élégante couverture illustrée. Les quatre tomes de l'ouvrage sont parus:

I.--LA RÉGENCE GALANTE (Le Régent, ses Filles, ses Maîtresses). II.--LES MAITRESSES DE LOUIS XV, LE BIEN-AIMÉ. III.--LE PARC AUX CERFS ET LES PETITES MAISONS D'AMOUR.

IV.--LE PORTEFEUILLE D'UN TALON ROUGE.

Chaque volume, illustré... 18 fr. (Port en plus: France, 1 fr.; Étranger, 3 fr.)

Les quatre volumes ensemble... 70 fr. (Port en plus: France, 5 fr.; Étranger, 10 fr.)

LE LIVRE DU BOUDOIR

Nouvelle collection de petits ouvrages galants des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, présentés sous un aspect élégant, typographie, ornements, papier, couverture justifient le titre de «Livre du Boudoir» et correspondent à cette littérature voluptueuse où se retrouvent les secrets de l'Art d'aimer, de badiner et de plaire.

MÉMOIRES DE L'ABBÉ DE CHOISY, Habillé en Femme.

LE CHEVEU, par Simon COIFFIER DE MORET.

CONTES SAUGRENUS, par Sylvain MARÉCHAL.

LE DIVAN D'AMOUR DU CHÉRIF SOLIMAN. Traduit de l'Arabe par ISKANDAR-AL-MAGHRIBI.

Chaque volume, format 13 × 16 1/2... 15 fr.

L'HISTOIRE ROMANESQUE

Guillaume APOLLINAIRE.--LA ROME DES BORGIA.

Edmond CAZAL.--HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'INQUISITION D'ESPAGNE.

Edmond CAZAL.--HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'INQUISITION EN ITALIE ET EN FRANCE.

Dr Ludovico HERNANDEZ.--LE PROCÈS INQUISITORIAL
DE GILLES DE RAIS, Maréchal de France.

Chaque volume, illustré... 18 fr.

LES PROCÈS DE L'HYSTÉRIE AU MOYEN-AGE

Par le Dr LUDOVICO HERNANDEZ

LES PROCÈS DE BESTIALITÉ

(RELATIONS SEXUELLES DES PERSONNES AVEC DES
ANIMAUX)

Prix: 15 fr.

LES PROCÈS DE SODOMIE

(D'APRÈS LES DOCUMENTS JUDICIAIRES)

Prix: 15 fr.

SAINT-AMAND (CHER).--IMPRIMERIE BUSSIÈRES.

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/63305>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.